

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

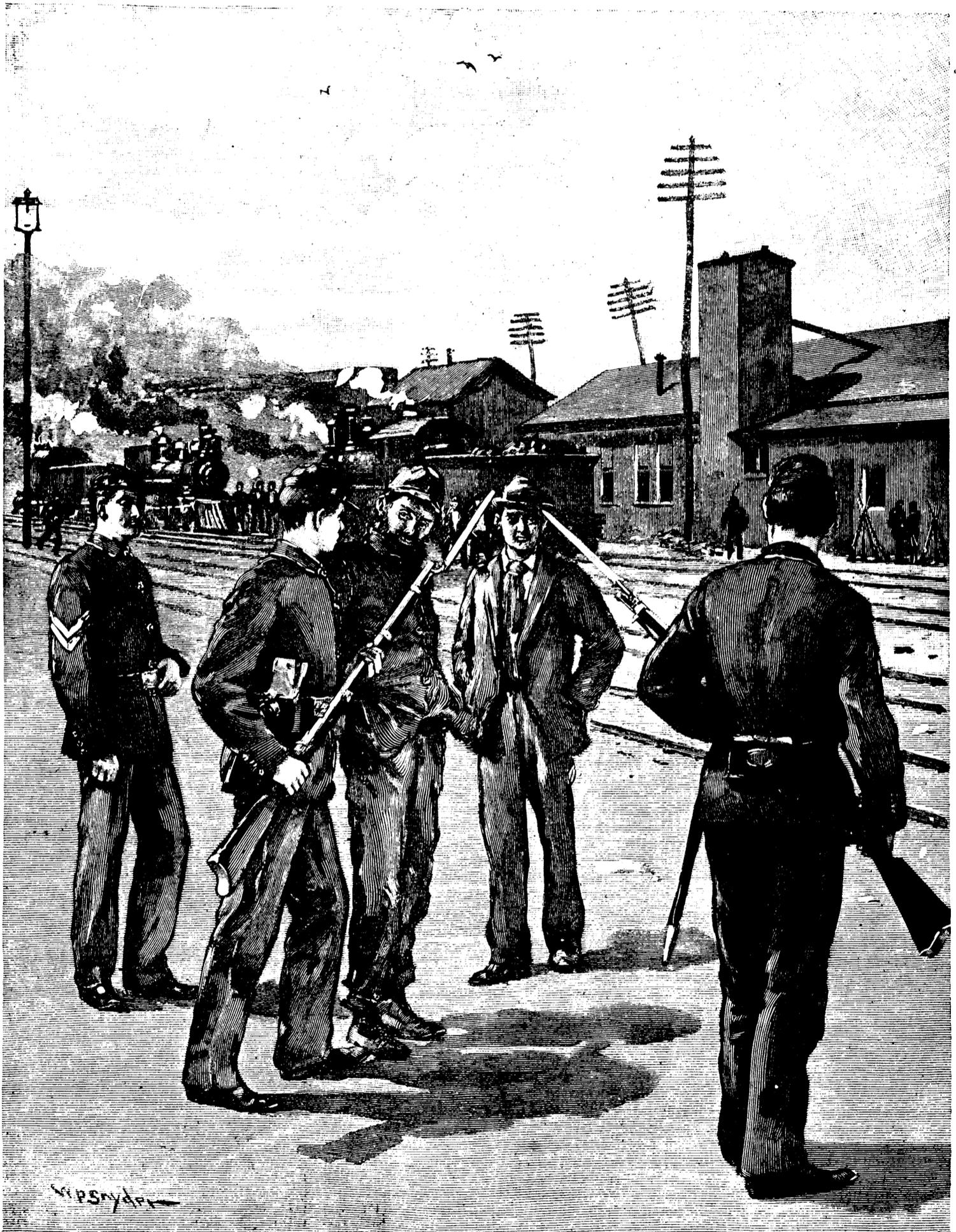
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9ME ANNEE, No 437—SAMEDI, 17 SEPTEMBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



ETATS-UNIS - LA GRÈVE DES AIGUILLEURS DE CHEMIN DE FER

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 SEPTEMBRE 1892

## SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu — Carnet du *Monde Illustré*, par J. St.-E. — Etymologies, par P.-G. R. — Poésie : Charmes de l'œil, par Albert Ferland. — Le *Santa Maria* de Christophe Colomb. — Lettres d'une parisienne, par Jeanne Heilmann. — Sainte-Geneviève de Batiscan, par E.-Z. Massicotte. — Poésie : Religion et Patrie, par J.-B. Caouette. — Vision des bergers, par Paul Calmet. — Nos gravures, par J. St.-E. — Correspondance, par Ludio — Les idées de ma vieille tante. — Carnet de la cuisinière — Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Mademoiselle de Kerven (suite), par Xavier de Montépin — Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes de Dames et d'Echecs.

GRAVURES. — La grève des aiguilleurs de chemin de fer aux Etats-Unis. — Portrait de Christophe Colomb et de son vaisseau, le *Santa Maria*. — Le bombardement de la côte du Dahomey par les Français — A travers le Canada : Les moulins à papier Buntin, à Salaberry de Valleyfield ; Vue du village de Sainte Geneviève de Batiscan. — Gravure du feuilleton.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



NE commission royale voyage en ce moment dans notre bonne province de Québec et fera son tour dans tout le Canada.

Qu'une, deux ou trois commissions royales voyagent, cela n'a rien d'étonnant, puis, que la locomotion est dans leur nature, et ce n'est pas pour vous donner ce simple renseignement que je vous

en parle.

Que si l'on s'attend à ce que je m'occupe de celles qui sont à la chasse de scandales politiques, on se trompe fort, car je trouve la chose intéressante que pour les intéressés seulement, et comme c'est le petit nombre, cela doit vous laisser très froids.

La commission dont il s'agit a pour but de recueillir les témoignages des hommes les plus influents ou les mieux renseignés du pays, afin de décider si la fabrication et la vente des spiritueux doit être prohibée ou non dans tout le Canada.

Grave question, qui intéresse tout le monde,

mais surtout les contrebandiers qui ont intérêt à ce qu'une loi de prohibition soit votée au plus vite.

Quelques-uns des témoignages rendus jusqu'à présent sont des plus curieux et plus instructifs.

\* \* Un médecin, par exemple, déclare que, règle générale, la plupart des alcoolisés sont victimes des produits falsifiés. Un ivrogne ne se dégoûte cependant jamais de l'alcool, et ce n'est donc pas en lui en donnant sans réserve qu'on parvient à le guérir, contrairement à l'opinion généralement répandue.

Un des chefs de la compagnie Allan déclare qu'il regarde une loi de prohibition comme attentatoire à la liberté, et ce n'est pas par un moyen de ce genre que l'on rend l'homme honnête et sobre. Le mal vient aussi, d'après lui, de l'usage des boissons falsifiées.

La loi Scott, disent plusieurs témoins, fait plus de mal que de bien dans les localités où elle existe, témoin le comté de Chicoutimi où partout l'on vend ouvertement des spiritueux.

Un homme très haut placé, protestant, est en faveur de l'abaissement des droits sur les vins légers, les vins français. N'a-t-il pas parfaitement raison ?

Autre exemple de l'absurdité du système de ne pas accorder de licence d'hôtel. Dans une paroisse où on ne peut vendre de spiritueux que dans un but médical ou religieux, et sur certificat du curé ou du médecin, il a été vendu, en un mois, 279 bouteilles de whiskey, 217 de gin, 28 de cognac, 11 de vin, 6 chopines d'alcool pur, etc., etc., en tout 518 certificats. Dans le mois de février dernier, 748 certificats ont été délivrés dans la même paroisse.

Et il n'y a pas à nier ces faits, puisque c'est le contrôleur du revenu lui-même qui a présenté ces certificats à la commission.

D'après ce même fonctionnaire, il y a une licence pour 606 habitants, mais il est évident qu'il devrait y en avoir le double, si on ne vendait pas sans licence ou sur certificats.

Dans le comté de Gaspé, il existe certaines paroisses où l'on vend illicitement des spiritueux dans vingt et trente endroits.

On voit où conduisent les lois de prohibitions.

Deux économistes distingués s'expriment ainsi : "Les prohibitions sont une prime à la contrebande." — B. CONSTANT.

"Ce sont les prohibitions qui font naître la fraude." — BAILLY.

Je ne sais pas évidemment quel sera le résultat de cette enquête, mais, si cela m'était permis, je demanderais à la commission de rechercher les causes de l'ivrognerie et de méditer la réflexion d'un savant en même temps que d'en vérifier la justesse :

"L'usage de l'eau-de-vie, dit Liebig, n'est pas la cause, mais l'effet de la misère. C'est une exception à la règle quand un homme bien nourri devient buveur d'eau-de-vie. Mais lorsque l'ouvrier gagne moins par son travail qu'il ne lui faut pour se procurer la quantité d'aliments nécessaires à son entretien, un besoin impérieux, inexorable, le force à recourir à l'eau-de-vie."

Cette assertion est très grave, et il faut constater si elle est juste ou erronée. Il faut donc savoir quelle relation existe entre les salaires et la consommation de l'alcool ; quelle classe d'hommes boivent le plus et pourquoi ?

La commission a un rôle très important, si elle veut le remplir consciencieusement.

\* \* En admettant que la misère pousse beaucoup à l'ivrognerie, il n'est personne, je crois, qui puisse contester que le désœuvrement n'apporte aussi son appoint à cette passion pour les stupéfiants.

Quand la journée a été bien remplie et que l'on a savouré les joies de la famille, il reste encore assez de temps pour boire ou... faire autre chose ; et c'est justement cette autre chose qu'il faut faire pour éviter la tentation d'aller au dehors prendre quelques coups avec les amis.

Nul ne peut se soustraire à cette nécessité d'employer son temps d'une manière quelconque — ce qui peut paraître une vérité de M. de la Palisse — et

comme chacun a sa marotte, il faut la satisfaire ; mais il y a marotte et marotte.

Ces réflexions m'arrivent à propos d'une nouvelle que je viens de lire et qui m'a fait le plus grand plaisir.

M. A. Ph. Roy, organiste et professeur de musique, d'Ottawa, vient de remporter le premier prix dans un concours ouvert par la Société Astronomique de France, société fondée, il y a quelques années, par le célèbre savant, Camille Flammarion, et qui se compose d'hommes de science, de professeurs et d'astronomes amateurs.

Un professeur de musique, astronome !

Le cas est assez rare pour être cité. Est-ce l'harmonie des mondes qui a séduit le musicien ; est-ce en s'élevant dans les hautes régions de son art que M. Roy a voulu voir plus haut, toujours plus haut ? Je ne sais, mais on ne peut que le féliciter de s'occuper de cette science, si belle et si grande qu'elle passionne ses adeptes.

M. Roy peut être fier du succès qu'il vient de remporter, car c'est la récompense de son travail, de sa foi vive dans la science, de ses observations répétées.

Quel exemple pour les jeunes gens, pour les hommes d'âge mûr même, qui passent leur temps à ne rien faire ou à faire pire.

Autrefois, l'astronome, le savant, était considéré comme un homme spécial, à part, en dehors du monde social ; on se le figurait comme un être conformé d'une manière extraordinaire, une tête à part, et rien autre chose dans le cerveau ; aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, les astronomes amateurs sont nombreux et on leur doit bien des découvertes précieuses. Il en est de même des chimistes, physiciens, amateurs qui existent un peu partout.

C'est une preuve de progrès, et on est heureux de voir que le Canada est représenté dans cette belle phalange universelle d'hommes de science en la personne de notre compatriote, M. Roy.

Je voudrais le connaître pour le féliciter plus vivement encore.

\* \* John L. Sullivan n'est plus le boxeur champion du monde !

Le combat qui s'est livré il y a huit jours, à la Nouvelle-Orléans, entre Corbett et lui, l'a privé de ce titre envié dans le monde des coups de poing, et cette nouvelle a été accueillie à Montréal avec le plus grand plaisir.

Je ne me rendais pas compte de cette satisfaction, au premier abord, mais après être allé aux renseignements, j'ai appris que le grand John L. avait laissé de tristes souvenirs dans notre ville, lors d'un séjour qu'il y fit, il y a quelques années.

Fait assez rare pour être noté : la victoire, dans cette dernière lutte sauvage, est restée à l'homme intelligent et bien élevé.

Corbett est un jeune homme de vingt-six ans, très grand, sec, qui a reçu une bonne éducation et une instruction commerciale sérieuse ; il était employé dans une des grandes banques de Californie et était passionné pour les exercices du corps. Un beau jour, il quitta son rond de cuir pour se livrer exclusivement au *grand art* (!) de la boxe. Il eut plusieurs rencontres avec des pugilistes renommés, les battit, et vient de remporter le titre de champion du monde, en assommant John L.

Sullivan, au contraire, est un gaillard très mal élevé, ivrogne, batteur de femmes, etc., et sa défaite a été le signal de réjouissances dans la république américaine.

Par contre, Corbett est arrivé à New-York en train spécial pavoisé, et a été reçu comme ne le sont généralement pas ceux qui rendent des services réels à leur pays. Il a, de plus, gagné trente cinq mille dollars.

\* \* Cette réception rappelle tout à fait les honneurs que les Grecs décernaient aux vainqueurs des jeux Olympiques.

Après le combat, un héros proclamait devant toute l'assemblée le nom du vainqueur et de sa ville. On ne lui donnait pour récompense qu'une couronne d'olivier ; mais ses concitoyens, à son retour, le recevaient comme un triomphateur ;

quelquefois ils démolissaient un pan de mur pour le faire entrer. Il arrivait sur un char à quatre chevaux, vêtu de pourpre, escorté de tout le peuple. " Ces victoires, que nous laissons aujourd'hui aux hercules de foire, dit Taine, paraissaient alors les premières de toutes. Les plus grands poètes les célébraient ; Pindare, le plus illustre lyrique de l'antiquité, n'a guère fait que chanter des courses de chars. On raconte qu'un certain Diagoras, ayant vu le même jour couronner ses deux fils, fut porté par eux en triomphe aux yeux de l'assistance ; le peuple, trouvant un pareil bonheur trop grand pour un mortel, lui criait : " meurs, Diagoras, car enfin tu ne peux pas devenir dieu. " Diagoras, suffoqué par l'émotion, mourut dans les bras de ses enfants ; à ses yeux, aux yeux des Grecs, voir que ses fils avaient les poings les plus robustes et les jambes les plus agiles de la Grèce, c'était le comble de la félicité terrestre."

Les Grecs avaient leurs raisons pour admirer la force physique : dans leurs guerres où l'on combattait corps à corps, les athlètes les plus vigoureux étaient les meilleurs soldats.

La force physique n'a plus autant d'importance dans les guerres de nos jours, et Sullivan, bien qu'il soit un des pugilistes les plus forts du monde, serait très probablement, dans un régiment, inférieur à un trouper gringalet, bon tireur et rompu au métier des armes.

\* \* Les marins français ont trouvé moyen de rendre service à notre pays pendant leur trop court séjour parmi nous.

Il y a huit jours, vers cinq heures de l'après-midi, une fumée épaisse s'éleva tout à coup dans l'atmosphère, qui était très pure ce jour-là, à Québec, et l'on apprit bientôt qu'un petit village, Hedleyville, situé sur la rive de la rivière Saint-Charles, était en feu. L'incendie prit en effet des proportions sérieuses et comme cette petite localité se trouvait sans pompe, la brigade de Québec fut appelée. Mais le feu était un peu partout et quand les marins français et anglais arrivèrent on ne put que circonscrire le désastre et sauver les meubles des pauvres gens qui se lamentaient avec raison.

Les services rendus par les matelots de l'*Aréthuse* et du *Hussard* ont été très effectifs et c'était merveille que de les voir travailler.

A leur départ, vers dix heures du soir, alors que l'on était maître du feu, les cris nombreux de " Vive la France ! " prouvèrent que les Canadiens appréciaient leurs services.

Je dois, en toute justice, déclarer que les matelots anglais du *Blake* ont été leurs dignes émules.

Les marins, à quelque nation qu'ils appartiennent, sont toujours dignes de leur bonne réputation.

\* \* Ce n'est pas la première fois que les marins français nous rendent un service de ce genre, et un de mes amis, M. Gustave Ouimet, me rappelait qu'en 1874 il fut témoin de leur dévouement, lors d'un incendie à Québec.

Il dînait, ce soir-là, chez le consul de France, M. Chevalier, dont le nom est resté dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu, il dînait avec un officier français, un capitaine de vaisseau, M. Schumberger, quand on entendit sonner les trois alarmes. C'était grave.

Le capitaine Schumberger, en apprenant de quoi il s'agissait, quitta la table, se rendit à bord et revint avec un détachement de marins, qui se mirent à l'œuvre et luttèrent presque toute la nuit.

Les journaux du temps en parlèrent longuement et rendirent hommage au courage de nos amis.

Les journalistes ne sont pas toujours d'aussi bonne foi, témoin ce que nous avons lu dernièrement dans un journal de Québec, à propos de l'incendie à Hedleyville : " Les marins du navire anglais, le *Blake*, et quelques matelots français, se rendirent sur le théâtre de l'incendie, etc., etc.

Quelques matelots français ! Ils étaient trois cents !

*Edouard*



## CHARMES DE L'ŒIL

A MA COUSINE MADEMOISELLE BURQUE

Oh ! que tout œil rempli d'amour  
Facilement se fait comprendre,  
Et comme il sait bien, tour à tour,  
Se faire charmant, doux et tendre !

Qu'il soit d'un beau bleu langoureux,  
Ou plus noir que l'est la nuit même,  
Toujours lorsqu'il est amoureux,  
L'œil est d'une douceur extrême.

L'œil de la blonde pour l'amant.  
Est celui qui va plus à l'âme,  
Mais l'œil de la brune est vraiment  
Celui qui contient plus de flamme.

Pourtant, tout œil rempli d'amour,  
Soit d'une brune ou d'une blonde,  
Trouve la nuit comme le jour,  
Des admirateurs, par le monde.

*Albert Turand*

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La mer montante du choléra a commencé de battre nos rivages. On signalait une trentaine de cas, le 10 courant déjà, à la quarantaine de New-York. Prions Dieu qu'il épargne notre Canada, et que le fléau meure en Europe où il agonise à cette heure.

Ce que c'est que de nous, de nos moyens et lieux d'amusements : le fameux hôtel de Lotbinière, à Vaudreuil, qui fut témoin de tant d'ébats joyeux, et répercuta les échos d'une si franche gaieté, encore à la saison qui va finir, vient d'être la proie des flammes. Une vingtaine de mille piastres en cendres.

Ceux qui aiment voir des bâtiments de guerre, recevoir et fêter des marins-soldats, auront été servis à souhait cette année-ci. Après les Français, qui nous quittent justement, voilà que les Anglais nous arrivent. Le *H.M.S. Blake*, avec les frégates la *Magicienne* et le *Tartar* sont dans les eaux canadiennes du Saint-Laurent, à Québec et Montréal : le vice-amiral Hopkins est venu nous montrer " L'Union Jack, " toujours glorieux.

Nous le saluons bas et lui disons : bienvenu !

Les comtés de Laprairie, Chambly et Verchères, formant la division sénatoriale de Montarville, que représente, au Conseil Législatif, le premier ministre de la province de Québec, l'hon. M. Chs Boucher de Boucherville, auront eu, à Longueuil, les 13 et 14 courant, leur exposition régionale annuelle. Le programme de cette jolie fête de l'industrie rurale et de ces grandes comices agricoles promet beaucoup. Nul doute qu'il aura été exécuté avec un succès parfait et aura produit, une fois de plus, tous les avantages de ces concours dignes de l'encouragement des patriotes éclairés.

C'est aussi jeudi, le 15, que s'est ouverte la belle exposition provinciale de Montréal. Ici viennent se centraliser tous les efforts développés, encoura-

gés dans les diverses exhibitions rurales. Au nom de notre avancement commercial, industriel, agricole surtout, c'est-à-dire national, LE MONDE ILLUSTRÉ souhaite plein succès à ces grandes assises du progrès.

Sherbrooke, la coquette capitale des Cantons de l'Est, a célébré un bel anniversaire, dans les premiers jours de septembre courant : le centenaire des premiers défrichements dans cette belle région de notre province. On y a fait la pose de la pierre angulaire d'un monument à la gloire des premiers pionniers. Le lieutenant-gouverneur de la province de Québec avait accepté de présider à la cérémonie, qui a été grandiose, et a servi en même temps d'ouverture à l'exposition régionale annuelle des Cantons de l'Est. A l'occasion de cette solennité, LE MONDE ILLUSTRÉ donnera, la semaine prochaine, une poésie de circonstance, que nous adresse un correspondant de Sherbrooke, collaborateur au *Pionnier*, notre vaillant confrère des Cantons.

La sympathie de voisinage nous commande d'enregistrer, contre notre habitude, un fait divers. C'est une déplorable catastrophe dont a été le théâtre, dans la nuit du 11 septembre courant, l'hôtel Chambly, sis juste en face de nos bureaux, place Jacques-Cartier. Un incendie incontrôlable l'a ravagé, de la cave au grenier, y faisant plusieurs blessés et trois cadavres, parmi lesquels celui d'un M. Sédillot, brave jeune homme, étudiant en médecine de Montréal, et de nos connaissances. C'est l'exception que le feu, à Montréal, occasionne mort d'homme, et ce pénible accident avec ses leçons de prudence, va se graver dans les mémoires.

Au moment où la chute des feuilles s'accroît — sans calembour, mes chers confrères, car, décidément l'automne nous gagne — il nous en pousse à foison des feuilles... de publication. L'autre jour, c'était l'*Amérique Française*, de New-York, que nous saluions à son aurore pleine de promesses, aujourd'hui c'est un journal nouveau, du pays, qui nous vient. Tous nos compliments au *Bienfaiteur*, (hebdomadaire, \$1.00 par an) de Joliette, pour l'heureuse idée qui l'a fait naître : promouvoir l'érection du monument à l'honorable Barthélemy Joliette, dont nous parlions naguère, nos compliments encore pour son air de bravoure, de vitalité ; puis, nos vœux de succès.

J. St-E.

## LE GROS LOT

Mademoiselle Rose A. Turgeon, 94, rue King, Sherbrooke, a gagné la prime de \$50.00, au dernier tirage mensuel des primes du MONDE ILLUSTRÉ.

## ETYMOLOGIES

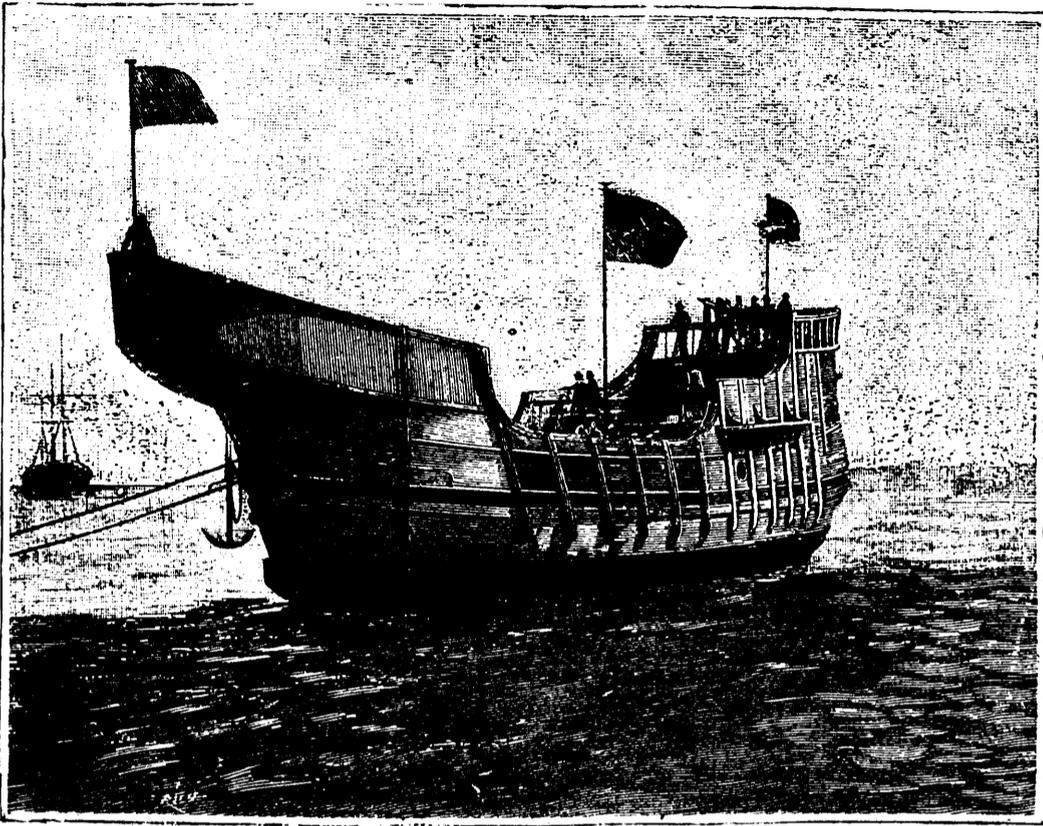
SAINT-LAURENT

Trois paroisses dans la province de Québec sont sous le vocable de saint Laurent : l'une dans le comté de Bonaventure, l'autre dans celui de Jacques-Cartier, et la troisième, celle qui nous occupe, dans le comté de Montmorency.

La paroisse de Saint-Laurent fut connue, jusqu'en 1698, sous le nom de Saint-Paul. En 1675, l'île aujourd'hui appelée Orléans fut érigée en comté noble, sous le nom d'île et comté de Saint-Laurent. Vers 1770, elle reprit cependant le nom d'Orléans. Pour dédommager le seigneur, M. Berthelot, qui voulait perpétuer le nom de Saint-Laurent, le nom de la paroisse de Saint-Paul disparut pour faire place à celui de Saint-Laurent.

P.-G. R.

## LE SANTA MARIA, DE COLOMB



Le Santa Maria : Fac-similé récemment lancé à l'arsenal de Carracas, Espagne,

C'était le plus gros des trois vaisseaux avec lesquels Christophe Colomb aborda en Amérique. Le fac-similé dont nous donnons une vue aujourd'hui a été construit, aux frais du gouvernement espagnol, à l'arsenal de Carracas, en Espagne, et lancé le 26 juin dernier. Les deux autres navires de la flottille de Colomb seront aussi construits en fac-similés, aux dépens des Etats-Unis.

Le *Santa Maria* est long de quatre-vingt-dix pieds à peu près, et jauge cent vingt-sept tonneaux.

Cette flottille en reproduction doit arriver aux Etats-Unis pour l'inauguration d'octobre prochain.

On sait que le 21 octobre de cette année, correspondant au 12 octobre 1492, alors que la terre du Nouveau-Monde fut aperçue pour la première fois par l'immortel découvreur génois, a été fixé comme un grand jour de fête nationale, par spéciale proclamation du président des Etats-Unis.—J. St.-E.

son père. Pendant trois siècles, on ne connut guère d'autre histoire que la sienne, et les écrivains de toutes les nations qui le copièrent plus ou moins servilement ne se préoccupèrent pas d'aller chercher d'autres documents. De telle sorte que, lorsqu'en 1827, Washington Irving entreprit à son tour d'écrire la vie de l'amiral, il dut reconnaître que D. Fernando, qui était cependant mieux placé que personne pour connaître les faits et gestes de

son père, avait omis, *volontairement ou non*, cinquante-six années de la vie de Christophe Colomb, c'est-à-dire toute la partie antérieure à la découverte. Il ne faut pas s'étonner, après cela, si la plupart des biographes fourmillent d'erreurs, de suppositions souvent plus absurdes les unes que les autres, et s'il est encore maintenant fort difficile de démêler cet écheveau.

Il nous paraît difficile d'écrire convenablement l'histoire sans une connaissance approfondie des lieux où les événements se sont passés. Or, parmi les biographes de Colomb, combien ont visité le couvent de la Rabida, par exemple, près Huelva, ce couvent isolé sur un promontoire sauvage battu par les vents et les flots ? Bien peu, assurément, pour ne pas dire aucun, car nous ne lirions pas encore aujourd'hui des invraisemblances du genre de celle qui fait arriver à pied Colomb de Portugal, en tenant le petit Diégo par la main ; qui le fait passer *par hasard* au couvent de la Rabida, en allant à la recherche d'un beau-frère à Huelva, alors que la Rabida est au sud, Huelva au nord et le port de Palos entre les deux !

A quelle époque Christophe Colomb arriva-t-il au couvent de la Rabida et que venait-il y faire ?

Colomb vient de débarquer à Palos quand il se présente au couvent des franciscains, et s'il est forcé de demander asile, "du pain et de l'eau," suivant l'expression du témoin de Palos, c'est qu'il s'est sauvé *secrètement* du Portugal et absolument dénué de ressources.

Assurément, l'état des affaires de Colomb, en Portugal, ne devait pas être des plus florissants, en 1484. Il est resté veuf, avec un enfant de six ans. D'une part, le gouvernement portugais, — suivant les propres expressions de l'amiral, — "lui a volé ses plans, tout en l'évinçant, après s'être moqué impunément de son projet, il s'est ruiné en pas, démarches, sollicitations. Rien ne le retient plus à Lisbonne. Il part donc avec son enfant, mais d'une façon bien singulière, si nous rapprochons de ce départ précipité, une lettre de Jean II, roi de Portugal, adressée à Colomb pour l'engager à revenir quelques années plus tard, en lui assurant "qu'on ne l'arrêtera pas, quelle que soit la cause pendante contre lui."

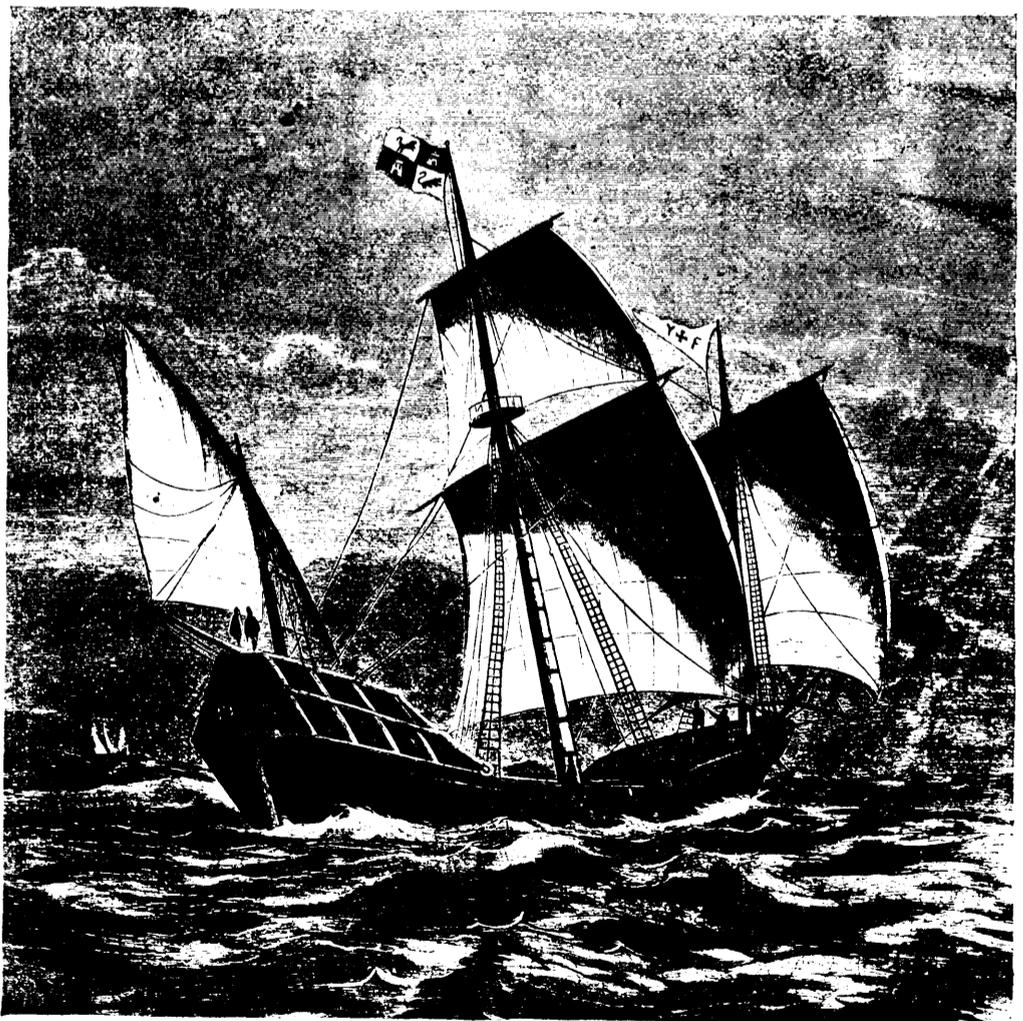


CHRISTOPHE COLOMB

D'après le tableau original de la bibliothèque du roi d'Espagne

On célèbre avec éclat le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Ajoutons, à cette occasion, quelques détails peu connus sur Christophe Colomb.

Don Fernando Colomb, le fondateur de la Bibliothèque colombienne de Séville, et le propre fils du grand navigateur, fut le premier biographe de



Le Santa Maria : Le bâtiment de Colomb

## LETTRES D'UNE PARISIENNE



OUR inaugurer mes correspondances au MONDE ILLUSTRÉ, j'ai mieux à offrir à mes lectrices qu'une simple chronique de la mode. Je veux leur parler d'une intéressante exposition, toute féminine, qui vient de s'ouvrir à Paris, au Palais de l'Industrie. C'est l'Exposition des Arts de la Femme.

Ce Palais de l'Industrie, à quoi ne sert-il pas !

Il a été construit pour la première Exposition universelle, sous le second empire, et depuis, il est le cadre obligé—un cadre merveilleux, il faut le dire—de toutes les solennités parisiennes. Son immense nef, éclairée du haut par une gigantesque verrière, s'est transformée déjà en jardin d'hiver, en salle de bal ; pendant l'Exposition de 1889, on y a exécuté l'*Ode triomphale* de Mme Augusta Holmès, devant un public de 40,000 personnes, qui y tenaient à l'aise. Puis, chaque année, au printemps, on y élève des obstacles, on y fait passer une rivière artificielle, pour le concours hippique, et aussitôt après, nouvelle transformation : une équipe d'ouvriers y dessine un merveilleux jardin. Entre les massifs et les bosquets surgissent les blanches statues de la section de sculpture du Salon des Champs-Élysées. Entre temps, pendant les mois d'été et d'hiver, il y a toujours là quelque exposition à visiter. En ce moment, ainsi que je viens de le dire, c'est celle des Arts de la Femme.

Au vrai, ce nom est quelque peu trompeur. Les travaux féminins tiennent une petite place en cette exhibition. Il s'agit moins de ce que la femme sait faire que de ce que l'on fait pour la femme. On s'est plu surtout à montrer de combien d'objets est composé notre luxe, quelle prodigieuse quantité de babioles de tout genre il nous faut pour être heureuses. Dans cette voie, vous le devinez, il est difficile de s'arrêter ; aussi l'Exposition est-elle fort vaste.

La nef est réservée au commerce et à l'industrie. Les grandes maisons de meubles, de porcelaines, de lustres, d'objets d'art, etc., y ont envoyé leurs produits. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas ?—puisqu'il s'agit de l'industrie parisienne—qu'il y a là des créations adorables et absolument inédites. Dans l'ébénisterie, par exemple, voici les armoires à glace de fantaisie, à deux ou quatre panneaux, qui sont charmantes. Et que dire des sièges ? Quelle variété de formes, de tissus, de styles ! depuis les sévères chaises de salle à manger, en cuir frappé, avec, dans un coin du dossier, un chiffre d'or, jusqu'aux tête-à-tête, aux bornes, aux crapauds, à tous ces capricieux fauteuils qui prêtent aux salons d'aujourd'hui un aspect si caractéristique et si amusant.

J'ai remarqué aussi des drapés tout nouveaux. Dans un coin, par exemple, au-dessus d'un mignon canapé, voici une sorte de rideau de peluche, d'une nuance si délicate qu'elle est innommable—flottant entre le vieux rose et l'héliothrope pâle—fixé au mur et relevé par des accessoires Louis XV ; retenu ici par un thyrses fleuri, là par quelque flûte de berger. Et les plis ondoient, souples, d'une grâce exquise.

Avouons cependant que l'on prête un peu trop de luxe à la femme. Je sais bien que c'est elle qui aménage son appartement, qui se plaît à l'embellir et à le rendre aussi confortable que possible. Mais il me semble que ces messieurs ne dédaignent pas de partager ce confort, qu'ils prennent plaisir, aussi bien que nous, aux beaux meubles, aux objets d'art savamment disposés, à la massive argenterie, à la vaisselle fine, aux lumineux cristaux qui couvrent une table bien servie. Ce n'est donc pas uniquement pour la femme que travaillent tous ces habiles ouvriers, ainsi qu'on semble vouloir nous le persuader.

Où nous triomphons seules, en revanche, c'est sur le chapitre de la toilette. On étale sous nos yeux de véritables merveilles : des soieries de Lyon, à grandes fleurs brochées, de hautes dentelles blanches et noires, de la lingerie, des chaus-

sures, des chapeaux, des fleurs artificielles que l'on a envie de cueillir.

L'histoire du costume joue également un grand rôle. Les sections étrangères ont envoyé des spécimens de leurs costumes nationaux. Bien que nous ayons vu déjà à peu près tout cela en 1889, ces différentes manières de s'habiller de la femme restent toujours intéressantes et sont ici bien à leur place. Les Roumaines et les Hongroises surtout excellent à se couvrir de merveilleuses broderies qu'elles exécutent elle-mêmes.

Une salle entière est consacrée à l'histoire de la coiffure. Les principaux artistes capillaires de Paris ont envoyé des bustes de cire qui représentent chacun une époque différente, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Les plus remarquables sont les coiffures grecques, si fort à la mode aujourd'hui et qui vont à beaucoup de visages ; puis celles du temps de Henri II, des Médicis, avec les cheveux relevés en arrière et dégageant complètement le front. Sous Louis XIV, on portait surtout les longues boucles réunies en grappes. Sous Louis XVI, cela devint absolument extravagant ; ce ne sont plus des coiffures, ce sont de véritables édifices, représentant des corbeilles, des bateaux avec leur mâture et leurs voiles, tout cela poudré à frimas et surmonté le plus souvent de touffes de plumes ou de gros nœuds de rubans. Le Directoire revient à peu près au style antique, qu'il varie cependant et agrémenté de quelques fantaisies. A signaler une gentille *merveilleuse*, toute frisée, qui est bien une des plus jolies de la collection. Le genre de 1830 est de nouveau bizarre et de fort mauvais goût. Le second empire non plus n'est guère seyant. Et quant à la troisième République, il n'y a rien à en dire, puisque chacune aujourd'hui se coiffe à son gré et selon le caractère de sa physionomie.

En continuant notre promenade, nous arrivons à la section rétrospective. On a réuni là quelques vieux meubles, adorables d'archaïsme : des canapés, des fauteuils, des tables incrustées de gracieux petits bahuts, un clavecin de Marie-Antoinette.—Avez-vous remarqué que tous les anciens clavecins qu'on exhibe ont toujours appartenu à Marie-Antoinette ?—Puis encore des portraits de femmes, revêtus de cette chaude patine que donne le temps aux vieilles peintures.

Mais ce sont les éventails surtout qui tiennent ici une place considérable. Des amateurs ont envoyé leur collection complète. Beaucoup son signés Watteau ou Boucher et sont de pures merveilles, tant par la peinture que par la monture d'ivoire, à jour comme une dentelle.

Et cela fait rêver, de cette rêverie mélancolique que suggèrent les choses du passé, tous ces éventails fanés, immobiles et inutiles maintenant, parce que les petites mains blanches qui les faisaient palpiter jadis et battre doucement, ainsi que des ailes d'oiseaux, sont glacées par la mort, ne sont même plus aujourd'hui qu'un peu de poussière impalpable. Et envolées aussi, éteintes à jamais sont les tendres confidences chuchotées derrière ces éventails, et les aveux d'amour murmurés à l'oreille, dans un coin discret de quelque bal du grand roi . . .

Mais une autre salle, et nous retombons en pleine modernité. Voici enfin quelques ouvrages de femme, peu intéressants d'ailleurs, et surtout des envois d'élèves des écoles professionnelles de la ville de Paris.

Jetons plutôt un coup d'œil aux œuvres d'art dues au ciseau et au pinceau féminins.

Dans la sculpture, c'est Mme Clovis Hugues, la femme du poète, député des Bouches-du-Rhône, qui tient la plus large place. Elle expose une statue de femme, d'une belle allure et, quelques bustes, entre autres celui de son mari.

Dans la section de peinture, nous retrouvons beaucoup de tableaux déjà vus, comme les savoureuses prunes de Mme Madeleine Lemaire, et les chats de Mme Romier. A signaler encore une jolie japonerie de Louise Abbéma et un tableau très crane et très vivant de cette pauvre Marie Bashkirtseff, morte si jeune—une sympathique et curieuse personnalité dont je voudrais bien pouvoir entretenir, quelque jour, mes lectrices canadiennes.

On le voit, d'après ces courtes notes, prise un peu

au hasard, le titre d'Exposition des Arts de la Femme n'est pas absolument justifié, puisque les œuvres féminines tiennent, en somme, une fort mince place dans cette exhibition.

Espérons qu'une autre année, on renouvellera cette tentative d'une façon plus logique et mieux comprise. Notre époque de revendications et d'émancipation de la femme serait bien choisie, nous semble-t-il, pour donner une idée plus exacte des travaux artistiques, industriels ou autres, dont notre sexe est capable. On pourrait, au besoin, comme on l'a tant fait en 1889, faire travailler des ouvrières sous les yeux du public, qui assisterait ainsi, *de visu*, aux différentes besognes qui procurent à la femme un honnête gagne-pain.

Léon Heilmann

## SAINTE-GENEVIEVE DE BATISCAN

(Voir gravure)

La paroisse de Sainte-Geneviève est la patrie des Massicotte.

La première terre y fut concédée, en 1697, à Jacques Massicotte par les révérends Pères Cuage et Taillant de la compagnie de Jésus à laquelle appartenait la seigneurie de Batiscan. La photographure publiée aujourd'hui représente le village, un des endroits les plus enchanteurs, en la coquetterie de son site pittoresque, de notre belle province de Québec.

Le bruit des villes n'y parvient guère, c'est vrai, mais les chants harmonieux des bois, les mille refrains de l'air remplacent, avec avantage, les cris stridents de l'industrie, les murmures des foules. Une douce quiétude semble l'envelopper et inviter ses habitants à jouir de la vie, paisiblement, sans efforts.

La nature fait se dérouler à ses pieds la cascadeuse rivière de Batiscan, qui, comprenant ses devoirs, devient soudainement tranquille et grave. Ses eaux brunes font un contraste curieux avec le vert des prairies.

Un pont de bois, à arches en hémicycle, enjambe cette rivière vis-à-vis le village et relie les deux rives, distantes de 600 pieds.

Comme le trafic n'est pas considérable, le pont reste libre le soir et sert de promenoir splendide, au-dessus de l'eau. C'est là que, durant les soirs étoilés, les jeunes gens, les jeunes filles, vont rêver le bonheur ou semer dans l'atmosphère calme des notes joyeuses qui réveillent les échos.

L'église est construite sur un monticule et plane, majestueuse, pendant que les maisons, bien canadiennes d'aspect, s'échelonnent autour d'elle dans un groupement irrégulier.

Sainte-Geneviève, qui est le chef-lieu du comté de Champlain, est renommé en outre par ses eaux minérales et ses environs charmeurs. En effet, il se trouve à proximité des riches villages de Sainte-Anne de la Pérade, de Batiscan, de Champlain ; de la chaîne des Laurentides et surtout des Grandes-Chûtes (sur la rivière Batiscan), lieu magnifique où, durant les beaux jours, se font tous les piques-niques et excursions.

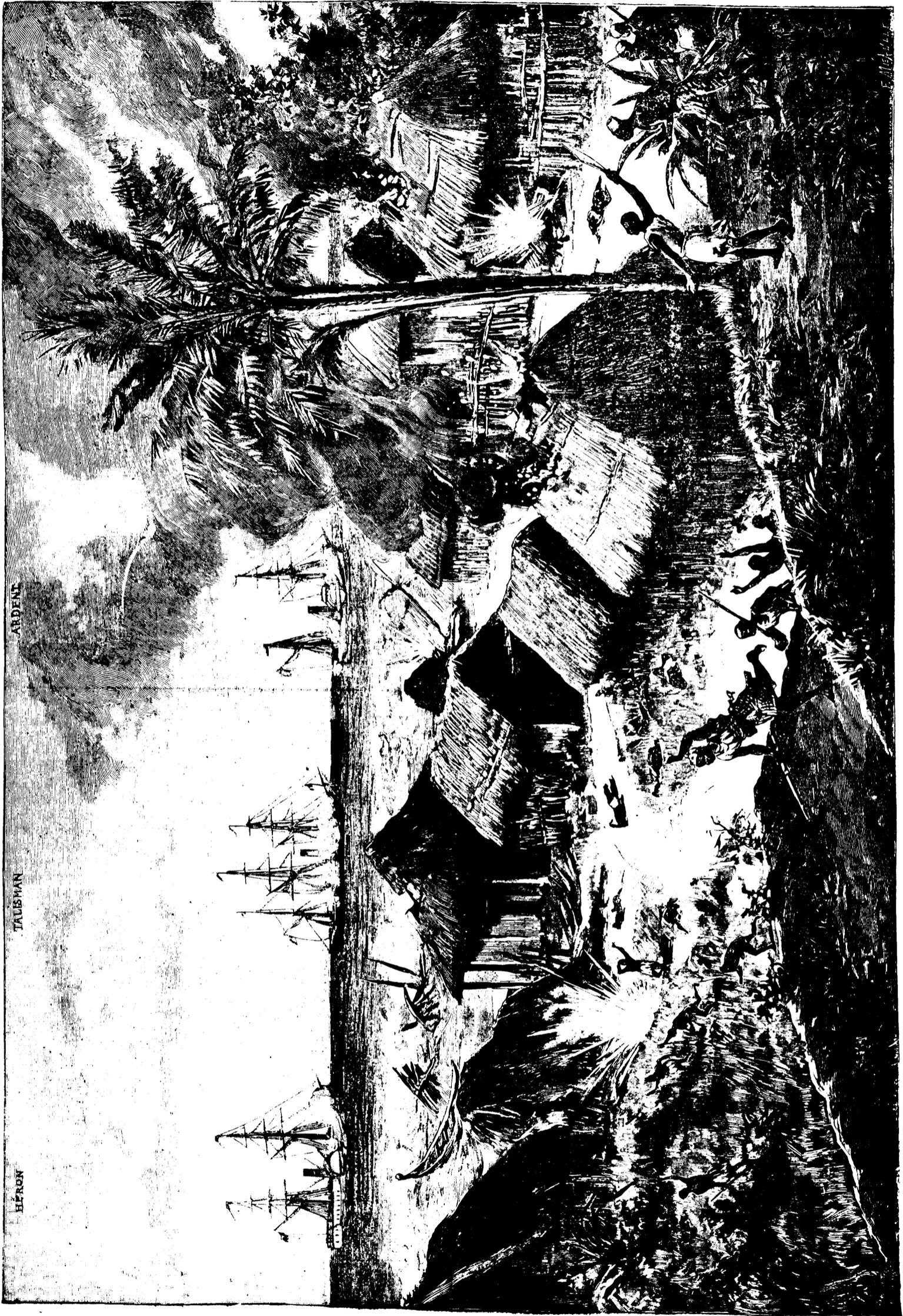
Ceux qui n'ont pas vu ces chutes peuvent difficilement se faire une idée de la beauté et de la grandeur de ce paysage abrupt qui étonne et lance le poète dans une rêverie sans fin.

Que de citadins s'extasieraient, s'il leur était donné de contempler ces divers spectacles.

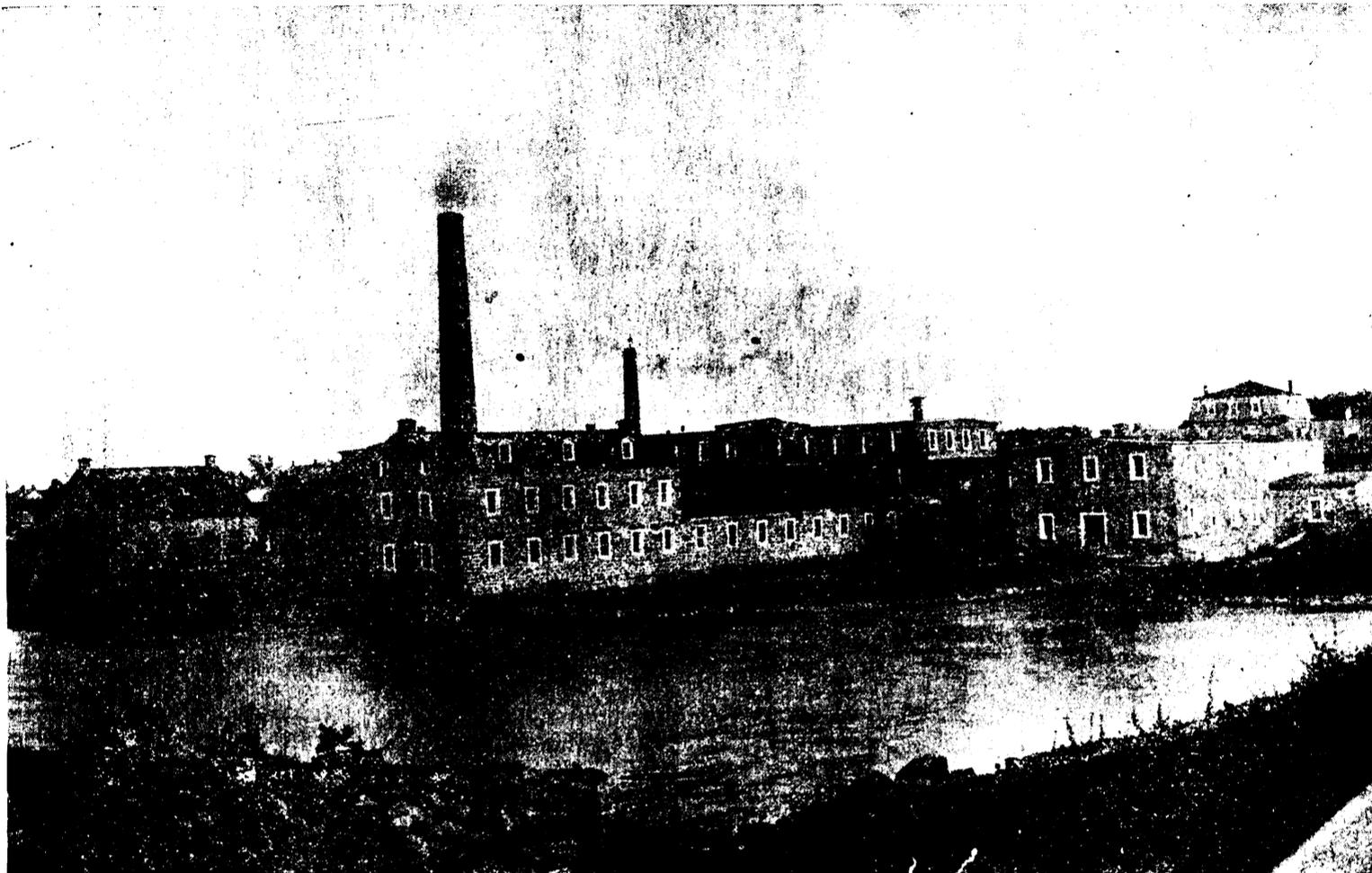
Sainte-Geneviève possède une histoire intéressante que nous donnerons un de ces jours.

E. Massicotte

Le mérite de la Sarsaparille de Hood n'est pas un pur accident, c'est le résultat de l'étude assidue et de l'expérience de savants pharmaciens.



LE BOMBARDEMENT DE LA COTE DU DAHOMEY PAR LES FRANÇAIS — (Du *Journal Illustré*)



A TRAVERS LE CANADA—LES MOULINS A PAPIER BUNTIN, A SALABERRY DE VALLEYFIELD

Photographie P. O. Dennie—Photogravure Armstrong



A TRAVERS LE CANADA—SAINTE-GENEVIÈVE DE BATISCAN (P.Q)

## RELIGION ET PATRIE—1842-1892

Sur l'Album de Mme J. A. Maillois

En l'an quarante-deux de ce siècle, un jeune homme,  
Prêt à verser son sang pour l'Eglise de Rome,  
Se vouait à l'apostolat ;  
Sa grande humilité, ses vertus, sa science  
Et son profond esprit le désignaient d'avance  
Au poste de l'épiscopat.

Disciple du prélat à la noble origine  
Qui répandit à flot la lumière divine  
Dans les âmes de nos aïeux,  
Le jeune abbé suivit du grand Laval l'exemple :  
Les fils du même peuple et le même vieux temple  
Diront sa gloire avec les cieux !

L'on devine le nom de ce jeune Moïse  
Que Léon treize a fait prince de notre Eglise,  
L'illustre Elzéar Taschereau.  
Le cœur de cet apôtre aimant toutes les races  
Saignait en entendant proférer des menaces  
Contre les siens et leur drapeau.

Le peuple canadien, sur les bords de ce fleuve,  
Venait de retremper dans une longue épreuve  
Son patriotisme et sa foi ;  
Il sentait le besoin d'affirmer la croyance  
Qu'il avait conservée au prix de sa vaillance  
Sous la tutelle de la loi.

Voulant garder toujours sa langue et ses usages,  
Ils inspira l'idée à ses fils les plus sages  
De former un cercle nombreux ;  
Et Saint-Roch, ce berceau de notre colonie,  
Fut le centre où parut l'aurole bénie  
De notre patron glorieux ! (\*)

Honneur à toi Saint-Roch, d'avoir été le siège  
De ce cercle puissant que l'Eglise protège  
Et comble de mille bienfaits !  
Ce grain de sénevé, symbole d'espérance,  
A produit sur le sol de la Nouvelle-France  
Des fruits de bonheur et de paix.

\* \*

Longtemps les fondateurs de la Saint-Jean-Baptiste,  
Phalange de tribuns formés à l'improvisé,  
Eurent à défendre leurs droits ;  
Mais les sages discours qui tombaient de leurs lèvres  
Dissipèrent bientôt les peurs et les fièvres  
Qui brûlaient des esprits étroits....

Puis, spectacle admirable, un jour le fanatisme  
Enfin c-da la place au vrai patriotisme  
Qui doit régner dans tous les cœurs.  
Et lorsque s'élevait l'aube de notre fête,  
Dans nos rangs l'on voyait, oubliant la conquête,  
Les vaincus aux bras des vainqueurs !

A l'angelus du soir, ils s'assemblaient à table  
Pour vider des p'aisirs la coupe délectable,  
Aux sons du cuivre et des tambours ;  
Et ces joyeux refrains, patriotique antienne,  
O God save the Queen, Vive la Canadienne !  
Alternaient avec les discours.

Et la Saint-Jean-Baptiste a grandi sous l'égide  
De notre cardinal qui l'assiste et la guide  
Da s ses projets et ses travaux ;  
Il sait qu'elle est fidèle à sa fiè.e devise :  
" Religion, patrie," et de plus qu'elle vise  
A nous rendre heureux et loyaux !

Cinquante ans ont passé depuis l'heure première  
Où Martial Bardy, sous la même bannière,  
Groupait l.s Canadiens-Français !  
Cinquante ans ont passé sur cette humble province  
Depuis le jour célèbre où notre éminent prince  
Quittait le monde et ses attraits !

Le premier nous a fait aimer notre patrie  
Et vénérer par là la mémoire chérie  
Des morts qui furent nos soutiens ;  
Le second nous a fait aimer les deux ensemble :  
L'éphémère patrie et l'autre (à Dieu rassemble  
Les vrais patriotes chrétiens !

Allons, peuple, debout ! que de tous les villages  
Tes enfants viennent rendre au prince leurs hommages  
Et le tribut de leur amour !  
Qu'ils viennent donc serrer leurs rangs qui s'éclaircissent  
Autour du vieux drapeau dont les plis s'élargissent  
Pour les abriter en ce jour !

J. B. Caouette

Président de la Société  
Québec, 22 août 1892. St-Jean-Baptiste, Québec.

(\*) L'on me fait remarquer que la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal est plus ancienne que celle de Québec. C'est vrai. Fondée en 1834 par Ludger Duvernay, la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a célébré ses nocés d'or le 24 juin 1884.

## LA VISION DES BERGERS



UR les collines des environs de Bethléem, de nombreux troupeaux bondissaient sur les vertes prairies et le gazon odoriférant de mille parfums exquis ; le blement des brebis s'unissant aux chants des bergers et aux sons des flûtes harmonieuses, formaient une mélodie rustique, agréable autant qu'originale.

Le jour naissant colorait le ciel de mille feux, et la rosée du matin étincelait sur le brin d'herbe des couleurs de l'arc-en-ciel, comme de nombreux diamants dans un érin de velours vert.

Les bergers vigilants regagnèrent leur logis avec leurs troupeaux, qui auraient pu être incommodés par la chaleur du jour.

Parmi ces descendants d'Abraham, humbles pasteurs, était un jeune homme qui, sous des dehors modestes, cachait une grande vertu, une foi sincère et vive en la loi de Moïse et des prophètes, et un amour profond et respectueux pour son père, Melchisédech, pauvre vieillard aveugle et infirme, cloué sur un lit de douleur depuis de longs jours.

Elzéar, c'était le nom du jeune adolescent, ayant amené ses brebis au bercaïl, courut auprès de son père, et, après l'avoir embrassé avec affection, lui tint le langage suivant :

— Ah ! cher père, comme j'ai regretté l'autre nuit, votre douloureuse infirmité, de quel bonheur Jehovah a privé son serviteur en vous enlevant la vue ! Jamais vous ne pourrez comprendre la beauté du bel enfant et de sa tendre mère que j'ai eu la joie d'admirer et d'adorer, l'autre soir, comme j'ai commencé à vous le dire hier matin.

— Parle-moi, mon fils, de cet heureux instant où tu as pu voir le *Messie* que nos prophètes ont annoncé, que nos patriarches ont désiré et que le genre humain a attendu depuis quatre mille ans ! Raconte-moi ce que tu as vu, ce que tu as entendu, afin que je me console de ma douloureuse infirmité qui me privera de la vue de ce roi des Juifs que désire mon cœur et que j'aime de toute mon âme. Elzéar, ne se fit point prier, tant cette vision avait été heureuse pour lui, tant il s'était senti rempli d'amour, de tendresse et d'affection pour ce Divin Enfant qu'il avait vu de ses yeux, et serré sur son cœur. Il commença ainsi son récit.

— C'était minuit, l'obscurité aurait été grande sans la multitude innombrable des étoiles brillant au firmament comme des milliers de feux de réjouissance, et sans la lune qui darlait, sur nous et nos troupeaux, ses pâles rayons. Les agneaux bondissaient dans les gras pâturages où leurs mères brouaient en silence les herbes et les fleurs odoriférantes. Nous, les bergers, nous chantions les saints cantiques du Seigneur, nos voix étaient accompagnées des sons doux et harmonieux que nos compagnons tiraient de leur flûte.

— Tout à coup, une lumière éblouissante, plus étincelante que les plus purs rayons du soleil, paraît sur la montagne et un concert de voix mélodieuses retentit à nos oreilles charmées, elles chantaient un glorieux cantique commençant ainsi : *Gloria in excelsis Deo*. Nos chants cessèrent aussitôt, nos flûtes ne firent plus aucun bruit ; nous écoutions cette douce musique céleste, ces chants suaves, nous aurions voulu qu'ils ne cessent jamais tant nos cœurs étaient charmés, tant notre bonheur était parfait. Mais cette musique n'est point faite pour les oreilles mortelles et pour des hommes pécheurs et injustes ; Dieu et ses élus seuls peuvent entendre de si beaux chants éternellement. Les voix ne furent plus perceptibles pour nous ; la mélodie cessa et une troupe de jeunes et beaux adolescents, à la démarche à la fois grande, fière, terrible et douce, se montrèrent à nous et nous annonçèrent l'heureuse nouvelle :

— Le *Messie* est venu sur la terre ; descendez jusqu'à Bethléem ; vous verrez, dans une étable, un enfant couché dans une crèche, enveloppé de langes et grelottant de froid sur un peu de paille ; adorez-le, car c'est le Fils du Très-Haut, c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; c'est Lui qui, quittant le sein fécond et majestueux du Tout-Puissant, est descendu sur la terre, pour sauver

les hommes de la domination de l'esprit impur, et mériter la gloire et le bonheur éternels à tous les mortels de bonne volonté. Allez, bergers, accourez à Bethléem, adorez le Divin Enfant, Celui qui vient vous sauver, Celui qui est le Roi du ciel et de la terre.

— La troupe disparut, s'éleva vers le firmament azuré, et la mélodie et les chants célestes se firent encore entendre, le *Gloria in excelsis Deo*, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis nous charma encore ; puis tout disparut dans l'immensité du ciel sans fin.

— Comme les anges nous l'avaient dit, nous courûmes à la ville, nous entrâmes dans l'étable ; dans la crèche était un petit enfant beau, beaucoup plus beau que le soleil et que le jour, d'une beauté céleste et divine ; la douceur et l'amour étaient peints sur son riant visage ; à ses côtés étaient sa tendre mère. Je m'inclinai devant ce Roi Divin, devant ce *Messie* fait petit pour nous, fait pauvre par amour, fait petit enfant par sublime charité ; après avoir prié avec toute la ferveur dont mon âme était capable ; je m'approchai de la crèche et baisai l'Enfant en le serrant sur mon cœur ; j'éprouvai aussitôt en mon être un bonheur inexprimable, une satisfaction indescriptible, tant elle était douce et me rendait divinement heureux.

— O père ! jamais je ne n'ai pleuré, comme en cette nuit, votre infirmité ; jamais je ne pourrai vous dire tout ce que j'ai ressenti d'amour, d'affection, de tendresse pour ce petit enfant grelottant, et n'étant réchauffé que par l'haleine d'un bœuf et d'un âne et par la tendresse du cœur maternel. Ah ! mon père, comme je regrette la privation dont vous a affligé notre grand Jehovah !

Ainsi parla Elzéar. Mais il ne sera pas dit que le père d'un si digne fils sera plus longtemps malheureux.

Elzéar s'étant agenouillé pria le Divin Enfant qu'il avait serré dans ses bras, et son père se joignit à lui. Leur prière fut ardente et exaucée ; car, lorsqu'ils l'eurent finie, le père embrassa son fils en pleurant et en disant :

— Mon fils, mon Elzéar, je te vois, je vois tout, je rends grâce au Très-Haut, je ne souffre plus !

Ils versèrent des larmes de bonheur et de joie, et leur reconnaissance s'éleva vers le ciel dans le cantique des élus : *Gloria in excelsis Deo*.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1892.

## NOS GRAVURES

LES MOULINS A PAPIER BUNTIN, A SALABERRY DE VALLEYFIELD

LE MONDE ILLUSTRÉ a consacré, naguère, plusieurs colonnes à faire connaître cette jolie petite ville de la province de Québec, à parler de ses progrès passés et de ses riches perspectives pour l'avenir. C'est pour compléter ces notions que nous reproduisons aujourd'hui l'une des principales usines de son industrie. Les moulins à papier Buntin, vastes et fort bien outillés, sont capables d'une énorme production, et font une loyale mais sérieuse concurrence, dont le commerce a tout le profit, aux moulins Rolland, à Saint-Jérôme, lesquels nous avons illustrés aussi.

Ils subissent actuellement des réparations et perfectionnements qui vont augmenter de beaucoup leur importance.

## LA GRÈVE DE BUFFALO

Les aiguilleurs des chemins de fer rayonnant autour de Buffalo, le *Erie*, le *Lehigh Valley* et autres, y sont allés, à leur tour, de leur petite grève. Au nombre de quatre cents ils laissaient l'ouvrage, le dimanche matin 14 août dernier. La grève avait été ordonnée, pour protester contre la journée de douze heures, par le grand maître Sweeny, de l'Union des aiguilleurs, et au signal du départ, un unioniste, un seul, est resté fidèle au poste.

Chose digne de remarque, il a été vivement sollicité, mais on ne lui a fait aucun mal pour le contraindre.

Les grévistes, néanmoins, se sont portés à des extrémités regrettables contre les propriétés des diverses compagnies de chemins de fer. Ce même matin du dimanche, une centaine de chars de fret, remplis de marchandises, et deux wagons à passagers furent incendiés. Dix chars à charbon furent lancés sur une pente pour aller écraser une locomotive, un réservoir fut démoli. Plusieurs convois sans chargement et même un train à passer furent jetés hors la voie, et les remplaçants des grévistes se virent assaillis et battus.

Par une sympathie inique, une foule de vagabonds désœuvrés s'étaient joints aux récalcitrants dans leur œuvre de destruction. Dès le lundi, les choses s'aggravant toujours, les compagnies demandèrent protection pour leurs employés et leurs propriétés, il fallut songer à une répression par les armes. Le shérif du comté Erie, d'abord, mit sur pied les troupes à sa disposition, puis le mardi, des milices volontaires se rallièrent à eux, et le même jour on appela des régiments de Rochester, puis la milice entière de l'Etat. Les miliciens avaient ordre de rétablir le calme à tout prix : on avait prévu une charge à mort. Le mercredi et le jeudi, rien n'allant mieux, tout au contraire, les régiments accoururent de Brooklyn et New-York : les grévistes semblaient déterminés à une lutte à mort.

Enfin, après un état de siège en règle, pour lequel l'Etat de New-York a dû mettre sur pied même sa cavalerie ; la grève a été vaincue, mais non sans que les compagnies intéressées en aient souffert de fort dommages. Tout compte fait, cependant, elles ont eu gain de cause contre les mauvaises dispositions des employés. Quand donc la paix sociale régnera-t-elle autrement que par les armes ? Lorsque la charité aura fait tous les hommes frères.

J. ST-E.

LE BOMBARDEMENT DES COTES DU DAHOMEY

Le bombardement des côtes du Dahomey, par les Français, vient d'être commencé. Le colonel Dodds, à peine débarqué à Kotonou, sur l'Opale, avec le lieutenant-gouverneur, a ordonné le bombardement de toute la côte.

Le *Talisman* a bombardé Wydah. Le blockhaus et le fort ont bombardé la plaine de Kotonou, où campaient de nombreux Dahoméens.

Le *Héron* et l'*Ardent* ont participé, de la rade, au moyen d'obus. Ils ont ensuite bombardé Godomey, et l'Opale Abomey-Kalavi.

Une colonne de 300 hommes, sous les ordres du commandant Stéphani, est sortie de Kotonou en reconnaissance vers Zobo ; elle a rencontré les Dahoméens. Une autre colonne, plus importante, est partie de Porto-Novo vers Dekamé.

Le commandant Stéphani a fait brûler le village de Kotonou, puis Zobo, et différents autres points.

C'est vers midi qu'il a rencontré l'ennemi. Aussitôt, la fusillade a commencé. Les Dahoméens, cachés dans les fourrés, suivaient la colonne en se dissimulant et en tirant. Leur intention paraissait être de vouloir couper l'arrière-garde et le convoi des vivres. La fusillade a d'abord été espacée ; elle est devenue ensuite plus nourrie et a duré jusqu'au soir.

La colonne, après avoir terminé sa reconnaissance, a abandonné l'ennemi et elle est revenue à Kotonou. Un sergent blanc et un sergent indigène ont été tués.

Les Dahoméens ont essayé beaucoup de pertes, et on estime à 4,000 le nombre des combattants dont plusieurs étaient armés de fusils Winchester.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur,

A quel titre vous écrire pour que ma correspondance parvienne aux intéressés de votre charmant journal, qui ne renferme d'habitude que des travaux marqués au coin du bon goût, de la profonde érudition, de la finesse d'esprit et surtout de l'harmonie pure et délectable d'un style tout rempli d'amabilité, de richesses et d'art ?

Puis, quelle audace de ma part de vouloir débiter par une petite critique ! — Mais, j'ai dit critique, en est-ce bien une ? — Je crois qu'il vaudrait mieux dire : par une simple remarque.

En juin dernier, je quittais Montréal pour venir me remettre des fatigues d'une année d'étude et réparer ma santé déjà quelque peu délabrée. (Je suis montréalais, c'est déjà quelque chose qui nous rapproche, de loin.)

Impossible de désirer un meilleur endroit que celui où la bienveillance maternelle a voulu me conduire : Sainte-Brigitte de Maria, endroit des plus pittoresques de la Baie des Chaleurs, où l'on jouit des charmes bienfaisants de cette belle et grande nature qui porte l'âme à la prière et le cœur à la poésie.

Mais, lecteur assidu du MONDE ILLUSTRÉ, il m'aurait été impossible de passer deux longs mois séparé de mon cher journal auquel je suis redevable de tant de bons moments et de si douces inspirations ; il était donc convenu qu'un ami devait me l'envoyer. Qu'il m'a fait soupirer et attendre ce bon ami : ce n'est qu'hier que m'est arrivé le numéro du 25 juin. Ce qui vous explique la cause de mon retard à relever la petite particularité que voici.

Dans ce même numéro, (425) je vois un article intitulé : "A la bonne aventure" et signé : X. Vincy. Je l'ai lu et relu et puis lu de nouveau.

Certainement ce n'est pas que je veuille censurer l'auteur, d'ailleurs comment le ferai-je : pauvre jeune, ignorant et dénué de toutes les qualités qui font le critiqueur adroit et l'habile censeur ? Non, encore une fois, ce n'est pas une critique, mais seulement je tiens à dire qu'il me fait peine de voir que M. Vincy a passé si rapidement à Maria, car s'il avait pu prolonger son séjour pour faire quelques connaissances de plus, il n'y a pas de doute, que, après avoir donné une aussi juste appréciation des paroisses environnantes, il ne se serait point risqué à dire qu'ici "à Maria, vous sentez le froid sous les paroles affables."

M. Vincy nous parle de l'affable réception qui lui a été faite au bureau de poste de Carleton. Je suis parfaitement de son avis : ces gens sont bien tels qu'il les peint. Mais que n'est-il arrêté au bureau de poste de Maria, il y aurait été reçu avec la même bonhomie et un accueil aussi honnête, aussi peu gênant lui aurait été fait, puis, sa "blonde jeune fille" remplacée par une brunette non moins bien douée et d'humeur joviale.

A la soirée, si le bureau n'est pas le rendez-vous des joueurs et des causeurs, à la maison privée, la veillée ne se passe pas moins agréablement.

Dans ces quelques dernières lignes, je ne puis qu'approuver M. Vincy, puisqu'il dit qu' "A Maria, les usages sont à peu près les mêmes qu'à Carleton." Néanmoins, si j'étais plus autorisé et s'il m'était permis d'émettre mon opinion, peut-être différerait-elle de celle que je respecte en ce moment.

Je ne saurais clore ma correspondance, déjà trop prolongée pourtant, sans revenir sur ce passage où M. Vincy dit qu'à Maria "vous sentez le froid sous les paroles affables."

Je me demande si l'auteur de cette phrase, que je me permets de relever, a bien pénétré jusqu'à l'intérieur des familles de Maria, ou s'il n'a fait que s'arrêter chez le premier venu, pour ainsi juger toute une population de 2,300 habitants ? Je comprends parfaitement que, pour donner un aperçu des usages ou coutumes d'un village ou même d'une paroisse, il serait ridicule de se transporter dans chaque famille et d'y faire une étude de mœurs. Mais au moins, il me semble, devrait-on causer avec plus d'un particulier et aller saluer quelques bonnes ménagères, surtout s'il s'agit de les mettre en parallèle avec une autre population voisine, lorsque toutes deux ont des rapports si courtois.

Vraiment, M. le Rédacteur, je ne pouvais laisser passer incontrôlée cette remarque, par trop pénible, sur cette place si attrayante où je suis en villégiature pour une deuxième fois. Oh ! non, car elle pouvait tromper vos lecteurs trop crédules qui, peut-être déjà, avaient mal jugé de personnes pourtant si bonnes, si complaisantes, au cœur franc et ouvert. Certes, j'ai plusieurs fois eu l'occasion de pénétrer chez des inconnus, et ils se sont cependant montrés envers moi aussi polis et bien-

veillants que n'auraient pu l'être de vieilles connaissances.

A l'appui de ce que j'avance, j'ai le témoignage de plusieurs visiteurs et amis qui ont été étonnés, comme moi, de la remarque sus-mentionnée.

Maintenant, mille pardons à M. Vincy pour m'être permis de le contredire, et surtout qu'il me pardonne de l'avoir fait si franchement, mais bonnement.

LUDO.

Fern Cottage, Maria, août 1892.

LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

*Nettoyage des dentelles noires.*—Pour nettoyer les dentelles noires, on les met en paquet, à plis les uns sur les autres retenus haut et bas par un fil, et plongées ainsi dans la bière, sans savon ni autre chose. On les frotte bien, mais avec précaution ; puis, au sortir de la bière, on les roule dans une serviette et on les repasse humides à l'envers, sur une couverture de laine épaisse, en mettant par-dessus une mousseline pour éviter le brillant que laisse le fer.

*Manière de préserver les métaux de la rouille.*—Rien n'est plus facile que le moyen à employer pour cela, mes enfants, nous dit ma vieille tante, devant qui nous exprimions notre ennui de voir tous les métaux se rouiller d'une façon affreuse.

Lorsque, après l'hiver, vous serrez pelles et pinces, lorsque vos casseroles ou vos objets de fer, d'acier, de fer-blanc ou de tôle doivent rester quelque temps sans servir, le meilleur moyen sera de les couvrir de chaux en poudre, ou de les tremper ou laver dans de l'eau de chaux.

Vous les retrouverez toujours aussi neufs et sans rouille, ainsi que vous les avez laissés.

Un ivrogne, atteint d'une extinction de voix, demande à boire

—Comment ! lui dit quelqu'un, vous avez encore soif ?

—C'est pas moi, répond le soulaud, c'est ma voix qui est toujours altérée.



Mde ANNA SUTHERLAND

Kalamazoo, Mich., avait des enflures dans le cou, ou **Goitre** depuis sa 10ème année, lui causant de grandes souffrances. Si elle prenait le rhum, elle ne pouvait marcher deux longueurs de maison sans tomber de faiblesse. Elle prit de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Et maintenant elle est débarrassée de tout cela. Elle en a pressé plusieurs de prendre la Sarsepaille de Hood et ils ont aussi été guéris. Cela vous fera du bien.

Les PILULES DE HOOD guérissent les maladies du Foie, la jaunisse, les maux de tête, de bile, les aigreurs d'estomac, les nausées !

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Nougat.—Prenez poids égal de sucre blanc et d'amandes douces mondées, fendues en long par petits quartiers; faites fondre le sucre dans le quart pesant d'eau clarifiée; jetez y les amandes et tournez les sur le feu jusqu'à ce qu'elles pétillent; aromatisez-les de rapure de citron, orange, ou quelque autre ingrédient de bon goût, mettez le tout en moule, et continuez de le faire cuire en l'appliquant avec la main tout autour et dans le fond, jusqu'à ce qu'il ait pris couleur de caramel

Il faut se tremper de temps en temps les doigts dans l'eau fraîche.

TOUJOURS FATIGUÉ

Telle est la plainte de quelques pauvres mortels qui ne savent où trouver un remède. La SALSEPAREILLE DE HOOD possède tous les éléments nécessaires pour renforcer la constitution, donner l'appétit, fortifier l'estomac et les nerfs.

Les PILULES DE HOOD agissent efficacement sur les principes vitaux, en les guérissant de cette lenteur à remplir leurs fonctions, elles guérissent aussi la constipation et assistent la digestion.

ECHANTILLON GRATIS DE CHOCOLAT MENIER

En envoyant une carte postale à C.-Alfred Chouillou, Montréal, vous recevrez un échantillon de leur délicieux Chocolat importé, avec mode d'emploi.

Mrs MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans plaques. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entre dans le scalpe en bon état et empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste pharmacien, 122 rue St Laurent.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$1.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice: Mme LOUISE D'ALG, 4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.



Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant, 81, St-Jacques Montréal, Canada

"August Flower"

POURQUOI EST-CE?

Voilà la question qui est toujours sur les lèvres de votre enfant. Et il n'est pire que le garçon plus grand, plus vieux, plus chavrou. La vie est un point d'interrogation. "Pourquoi est-ce?" voilà l'interrogation que nous disons du berceau à la tombe. Ainsi avec ce petit sermon introducteur, nous demandons: "A quoi sert l'August Flower? La réponse est aussi facile que la demande, ce remède est pour la dyspepsie. C'est un remède spécial pour l'estomac et le foie. Rien de plus; mais ceci. Nous croyons que l'August Flower guérit la dyspepsie. Nous le savons parfaitement. Nous avons de bonnes raisons pour en être certains. Ce remède a commencé à être fabriqué il y a vingt ans dans une petite campagne. Aujourd'hui, il tient la place d'honneur dans tous les magasins de la ville et de la campagne, possède la manufacture la plus considérable du pays, et se vend partout. Pourquoi? La raison est aussi simple que la pensée d'un enfant. C'est un remède honnête, guérit une maladie, et la guérit bien. Il guérit la dyspepsie.

G. G. GREEN, Seul fabricant Woodbury, New-Jersey, E. U., A., et Toronto, Canada. (24)

A LA CLASSE OUVRIÈRE

Afin de faciliter la classe ouvrière et tous ceux qui ne peuvent visiter nos magasins pendant le jour nous tiendrons notre magasin ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs. FRED LAPOINTE, 1551, rue St-Catherine



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseille d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermules Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

MEUBLES AU RABAIS

Afin de faire place pour de nouvelles marchandises, que nous devons recevoir prochainement, nous ferons une réduction de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles et cela durant tout le mois de juin. N'oubliez pas l'adresse, FRED LAPOINTE, 1551, Sainte-Catherine

ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins l'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans les annonces.

Signatures of J. A. Eusby and M. A. Habelt

Commissionaires

Nous, les sousignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk Pierre Canaux, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADÉMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLÉANS.

MARDI, 11 OCTOBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table listing various prize amounts and their frequencies, such as 1 PRIX DE \$75,000 est 1 fois, 1 PRIX DE 20,000 est 20 fois, etc.

PRIX APPROXIMATIFS

Table listing approximate prize amounts: 100 PRIX DE 100 sont 10,000, 100 PRIX DE 5 sont 5,000, 100 PRIX DE 4 sont 4,000

PRIX TERMINAUX

Table listing terminal prizes: 1,998 PRIX DE 20 sont 39,960, 8,434 prix se montant à 265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD,

Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les Loteries nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRACHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres. Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

Pour avoir un Chapeau à la dernière Mode, allez



CHEZ

LORGE & CIE

Chapeau de soie,

Pull over,

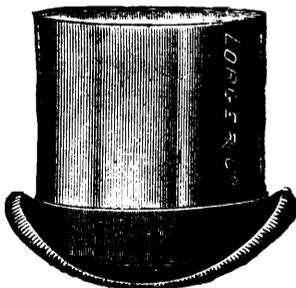
Feutre

Casques,

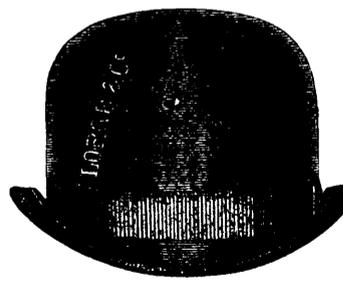
Manteaux,

Etc., etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas



AU NO



21, RUE ST-LAURENT, MONTREAL



Avec précaution, dit Marceline, ne la froissez pas, ne la pliez pas.

# LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

## MORTE - VIVANTE

—La vérité, fit Marceline d'un ton ferme, presque avec sécheresse... J'ai répondu que la demande de M. Valognes nous honore beaucoup, mais qu'elle est prématurée... attendu que tu n'aimes pas M. Robert.

—Mère ! mère ! s'écrie-t-elle.

Elle va dire : " Ce n'est pas vrai. Je l'aime, je l'ai aimé dès le premier jour, je suis à lui de toute mon âme."

Mais elle remarque le visage dur de Marceline. Ce visage l'épouvante. Jamais elle ne la vu ainsi.

Le respect pour sa mère est plus fort que son amour.

Elle se tait, baisse la tête, le cœur brisé.

Robert, près d'elle, la surveille, la presse de questions.

—Par pitié, mademoiselle Modeste, répondez... Pardonnez-moi... si j'avais cru... Je me suis trompé peut-être... répondez, je vous en supplie.

Mais Modeste, les yeux fermés :

—Vous avez entendu ma mère, monsieur...

—Ce qu'elle a dit serait vrai ?

—Elle seule peut répondre... Et si... elle a cru devoir vous parler ainsi qu'elle l'a fait... c'est qu'elle était sûre de dire... la vérité...

Modeste chancelle, près de se trouver faible.

Marceline se précipite et la soutient.

Un instant, elle se retourne vers Valognes, vers Robert.

Elle a envie de leur crier :

—Ce n'est pas vrai, elle ment, j'ai menti aussi... Je suis une mauvaise mère... je ne pense qu'à moi, non à son honneur... Elle aime Robert, hélas ! je m'en suis aperçue dès le premier jour...

Oui, elle dirait bien tout cela, mais à quoi bon ? jamais elle ne consentirait au mariage... pour y consentir, il faudrait tout avouer... Et elle n'avouerait pas... non... jamais.

Valognes fait un signe de mécontentement et d'impatience.

—Alors, nous n'avons plus rien à faire ici. Viens, Robert.

Le jeune homme regarde une dernière fois Marceline, une dernière fois Modeste. Marceline a détourné les yeux. Elle ne veut pas céder. Elle souffre. Son cœur est torturé. Quand à Modeste, elle ne s'en cache pas, elle pleure.

—Je te suis, père, dit le pauvre garçon.

Ils sortent. Marceline ne les retient pas. On les entend dans l'escalier, puis lorsqu'ils montent en voiture. La voiture s'éloigne.

Marceline et Modeste, seules, ne se disent pas un mot.

Marceline entoure la jeune fille de ses bras. Alors celle-ci ne retient plus ses larmes.

—Mère, puisque cela n'est pas vrai, pourquoi lui avoir dit que je ne l'aimais pas ?... Puisqu'il m'aime et qu'il veut de moi pour sa femme, pourquoi n'avoir pas consenti ?

—Tu veux donc me quitter ? Tu veux donc m'oublier ?

—Ne peut-on aimer sa mère et son mari ?... Oh ! quel mal tu m'as fait ! La vie est finie pour moi !...

Marceline veut la consoler, mais sa fille la repousse.

—Non, dit-elle, laisse-moi, j'aime mieux pleurer.

## IV

Le lendemain, Pierre Beaufort reçoit la visite de Robert.

Le jeune homme est encore tout ému de la scène de la veille.

Il raconte à Beaufort ce qui s'est passé ; le refus de Marceline, les paroles de Modeste.

Et il termine en disant :

—Vous êtes l'ami de Modeste... Cette enfant vous doit la vie... Ne pouvez-vous faire naître une occasion de l'interroger de savoir ce qu'elle pense, de lui demander si elle m'aime ? Malgré tout, malgré ce qu'elle a dit, malgré sa mère, je crois qu'elle m'aime.

—J'essayerai, dit Beaufort, je vous le promets, mais madame Langon me paraît être une femme singulière, sauvage. J'arriverai difficilement jusqu'à elle. Dans la crainte que je n'échoue et que je ne puisse avoir avec elle et avec Modeste l'explication que vous souhaitez, que n'interrogez-vous Gérard, de votre côté ?

—Oh ! j'y ai pensé, et je le ferai, certes.

—A la bonne heure, de cette manière-là, nous saurons la vérité, coûte que coûte... Et c'est pourquoi, quelques jours après, Gérard prenait Modeste par le bras, l'embrassait sur l'oreille en riant et lui disait :

—Petite sœur, j'ai quelque chose à te demander.

—Quoi donc ?

—Je sais pourquoi tu es triste...

—Je ne suis pas triste, tu te trompes.

—J'ai vu Robert. Il m'a tout raconté.

—Ah ! fit elle, serrant les mains de Gérard de toutes ses forces, pendant que des larmes lui venaient aux yeux. Que t'a-t-il dit ?

—Qu'il t'aime à en mourir... et que tu l'as désespéré... Dis-moi, c'est bien vrai, que tu ne l'aimes pas ?

—Je l'aime, fait-elle simplement.

Gérard tressaille, tant la voix de sa sœur est devenue profonde et grave.

—Pourquoi lui avoir dit... ou lui laisser croire le contraire ?...

—J'ai cru comprendre que telle était la volonté de ma mère.

—Ma mère ne peut vouloir ton désespoir...

Marceline entra au même moment, Modeste refoula ses larmes.

—Mère, dit Gérard, ma sœur aime le fils de M. Valognes... J'affirme que Robert, qui l'aime ardemment, est en tout digne d'elle. Pourquoi donc les refuses-tu l'un à l'autre ?

—Peut-être existe-t-il des raisons, mon enfant.

—Ces raisons, pourquoi ne pas nous les dire ?

—Ne m'interroge pas, Gérard...

—Si, mère, je veux que tu répondes.

—Tu veux, mon fils ? Y aurait-il ici une autre volonté que la mienne ?

Et en manifestant ton désir ainsi que tu le fais, n'es-tu pas bien près de me manquer de respect ?

—Oh ! mère, mère, je te respecte et je t'aime, dit-il en l'embrassant, mais regarde Modeste... Elle retient ses larmes... Elle est malheureuse.

—Je n'y puis rien, dit-elle accablée.

—Tu refuses toujours ?

Elle inclina la tête par deux fois.

Les deux enfants sortirent. Gérard murmurait :

—C'est étrange... Que se passe-t-il donc dans son esprit ? Elle est toute changée. Je ne la reconnais plus.

Cependant Beaufort se souvenait de la promesse faite à Robert Valognes. Il voulait interroger Modeste et Marceline. Il partit un matin, bien qu'il se sentit ce jour-là mal portant. Il traversa le jardin et, au moment où il allait sortir, il eut un éblouissement. Ses yeux se voilèrent et il s'affaissa doucement sur un fauteuil en bambou.

—Allons, murmura-t-il, c'est la fin qui commence !...

Il resta sans connaissance pendant quelques minutes. Quand il voulut se remettre en marche, il était si brisé, si fatigué qu'à peine ses jambes pouvaient-elles le porter.

Il rentra, appuyé sur l'épaule d'un jardinier qui travaillait non loin de là et qui était accouru en le voyant tomber.

Il se mit au lit.

—Faites venir le docteur Gérard, dit-il.

Une heure après le jeune homme était près de son lit.

Et Beaufort répétait :

—C'est la fin, voyez-vous, c'est la fin. Je sens une fatigue énorme de tout... Je ne vois plus... Je n'ai plus de sang dans les veines... Je suis comme une machine dont tous les ressorts seraient brisés.

Gérard le contemplait avec compassion.

Il disait vrai, le jeune homme. Il était perdu, si quelque miracle le sauvait. Sa figure était d'une pâleur extraordinaire, ses yeux étaient sans

regard, sa respiration difficile, pressée, courte ; le pouls indiquait une extrême faiblesse.

Que pouvait faire Gérard ? Rien. Se battre contre le néant.

Il ne pouvait que retarder une catastrophe devenue inévitable, et la retarder de bien peu de jours.

Il prescrivit une ordonnance.

Beaufort la reçut en souriant.

—Pour la forme, n'est-ce pas ? dit-il, pour la forme !...

Gérard sortit navré. Médecin comme il l'avait dit à sa mère certain jour, il ne pouvait que soigner et soulager les maladies du corps ; et Beaufort mourait d'une maladie de l'âme.

—Il est perdu ! dit-il à Marceline en rentrant.

—Perdu ! perdu ! fait-elle en joignant les mains... et tu ne peux rien, mon Dieu, rien pour le sauver ?...

—Il faudrait un miracle, et ce n'est pas un remède à l'usage des médecins, hélas !

—Un miracle ! un miracle ! répétait-elle.

—Oui, cet homme a une souffrance mystérieuse. Il en meurt. Celui-là qui ferait cesser cette souffrance, ou seulement la soulagerait, le sauverait aussi sûrement que le chirurgien sauve le blessé qu'il opère.

—Perdu ! disait-elle, avec une sorte de folie, perdu !...

—Tu sembles t'intéresser beaucoup à lui, mère ?...

—Oui, puisqu'il était devenu ton ami...

—Mère, dit-il avec une certaine amertume, jadis, je t'avais expliqué que des affections comme les nôtres, s'adressant à Pierre Beaufort, eussent adouci et prolongé sa vie. C'eût été une bonne action. Et c'eût été payer ta dette...

—Eh bien, dit-elle, hésitant, tremblant de tous ses membres, qu'il vienne nous voir... Modeste l'aimera sans doute... Il trouvera ici une famille...

—Oh ! maintenant, il est trop tard !

—Trop tard ! Ainsi, c'est fini... perdu ?... il est perdu ?

—On dirait vraiment que tu accueilles cette nouvelle comme celle d'un grand malheur...

Elle allait se trahir...

Mais dans quelles angoisses elle était !...

Toute la nuit elle songe à Beaufort. Que faire ?... Il lui sembla qu'elle touchait à une heure de sa vie décisive et qu'elle ne pouvait fuir.

—Il pense à moi, j'en suis sûre, se disait-elle... c'est de moi qu'il meurt !... Comment faire ?... Lui apprendre la vérité ! Non, non, non !

Elle attendit le lendemain dans une anxiété mortelle.

Gérard revit Beaufort.

Rien n'était changé dans son état. Même faiblesse, même prostration. Plus qu'un souffle.

Quand il rentra, sa mère l'attendait.

—Eh bien ? demanda-t-elle... Comment l'as-tu trouvé ?...

—De plus en plus mal... c'est fini, te dis-je.

Elle rentre chez elle. Elle tombe dans une rêverie profonde.

Tout à coup, elle sort. Elle va trouver son fils.

—Au moins, dit-elle, M. Beaufort a sa connaissance entière ? Il lit ! Il se souvient ? Il parle ?

—Certes. Je te l'ai dit. Il n'est pas malade. Il ne meurt pas. Il s'éteint. Pourquoi ces questions ? Que veux-tu faire ?

—Rien, dit-elle, étonnée. Que pourrais-je faire ?

Elle le quitte. Elle rentre chez elle.

Elle est dans un état de surexcitation extraordinaire.

—Qui sait ? dit-elle, qui sait ?... S'il pense toujours à Marceline... s'il ne la hait point... n'est-il pas possible de jeter une espérance dans cette

vie qui s'en va ?... Et s'il l'accepte, cette espérance, s'il revit, animé d'une vie nouvelle, ne sera-ce pas pour moi la promesse de l'oubli, du pardon ? Qui sait ?

Elle rêve toujours. Le jour, la nuit se passent encore ainsi. Telle est sa terrible incertitude, que ses joues se creusent, tant sa fatigue morale est énorme.

Le matin, elle va ouvrir un secrétaire dont elle garde constamment la clef sur elle. Dans des paniers jaunissés, sous de vieilles lettres froissées, elle retrouve une enveloppe.

Elle la déchire.

Dans cette enveloppe sont des fleurs séchées mais qui, gardées précieusement, ont encore leur forme, sont encore reconnaissables.

Jadis, quand elle s'est enfuie de Benavant, elle n'a rien emporté de sa chambre de jeune fille et de jeune femme, rien, si ce n'est les edelweiss cueillis par son mari dans l'abîme de Grindelwald...

Elle les a gardées, ces fleurs, toujours... Partout elles l'ont suivie, dans toutes les phases de sa vie de tourments et de misères, à Saint-Ouen, à Saint-Denis, à Paris, à Creil.

Jamais elle n'a voulu s'en séparer.

C'est le seul souvenir gardé ; c'est le seul lien qui rattache sa vie présente à sa vie passée.

Si elle les jetait, si elle les perdait, il lui semble qu'il y aurait un grand vide dans son cœur.

Elle les considère longuement, ces edelweiss...

Elle les embrasse... essayant d'y retrouver, d'une lèvre avide, ses baisers de jeune fille...

# MADemoiselle DE KERVEN

XLI

LA SIRENE

## DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

Carmen jeta à ces deux hommes un regard effaré. Elle reconnut Tancredé dont elle avait vu, sur les rochers du Val aux Fées, le cadavre brisé, mutilé, sanglant. Elle reconnut en même temps le visage de bronze et les yeux étincelants de l'Indien.

Alors sa tête s'égara. Elle crut à une vision de l'enfer. M. de Najac et Quirino furent pour elle deux fantômes ou plutôt une double incarnation de remords. Elle poussa un cri rauque, elle tomba à genoux, et cette indomptable créature domptée par la terreur, éperdue, en délire, cacha sa tête dans ses mains et balbutia :

— Chassez ces spectres !... chassez-les, au nom du ciel !... ils vous ont dit la vérité... J'avoue... mais chassez-les !...

— Ainsi, demanda le lieutenant criminel, vous n'êtes pas Annunziata Rovéro ?

— Non... râla l'ex-baladine d'une voix indistincte.

— Vous êtes Carmen Moralès ?

— Oui.

— Vous avez épousé à la Havane le chevalier Tancredé de Najac ?

— Oui.

— Vous avez contracté, sous un faux nom, un second mariage avec Olivier Le Vaillant ?

— Oui, oui, oui... Je vous ai dit que j'avouais !...

— Votre intendant, le prétendu don Guzman, n'est autre que votre frère et votre complice ?

Carmen n'avait pas la force de parler. Elle fit avec la tête un signe affirmatif.

— Il y a quelques semaines, à l'aide de ce frère, vous avez tendu un piège infernal au chevalier de Najac et à l'Indien Quirino ? continua le magistrat.

— C'est vrai.

— Malheureuse créature, vous avez atteint deux victimes ! vous avez fait deux cadavres !... Mais, grâce au ciel, ceux que vous vouliez anéantir vous échappaient !... Tancredé et Quirino, vivants tous deux, sont devant vous et vous accusent !...

Carmen releva la tête.

— Vivants ! dit-elle, ils sont vivants !...

Son épouvante disparaissait. Le sang-froid lui revint aussitôt.

— Allons ! murmura-t-elle, j'en ai dit trop long ! Tout est fini ! J'ai perdu la partie ! C'est dommage, car j'avais bien joué jusqu'au bout ! Il est vrai que l'enjeu en valait la peine ! Faites de moi ce que vous voudrez... Qu'était devenu, pendant ce temps, Moralès ? Le gitano, anéanti, s'était laissé couler sous la banquette de vieux chêne, et là, un peu plus qu'à demi mort de frayeur, il se répétait en tremblant que son rêve se réaliserait bientôt, et que, sans aucun doute, la corde qui devait le pendre était plus qu'à moitié tissée...

Cependant le lieutenant criminel prit la parole :

— Messieurs, dit-il d'une voix que l'attendrissement rendait tremblante, ceux qui doutent de la Providence sont des aveugles ou des insensés car, à de certaines heures, cette Providence se révèle à nos yeux d'une manière si palpable et si lumineuse que les incrédules eux-mêmes doivent rester confondus en sa présence !... Vous venez d'assister à un de ces grands spectacles qui prouvent au monde que si la justice humaine peut faillir, du moins la justice divine veille sans cesse pour projeter ses clartés jusqu'au sein des plus impénétrables ténèbres et pour empêcher l'innocent de payer la dette du coupable... Le lieutenant criminel s'interrompit.

L'auditoire tout entier attendait, haletant.

— Messieurs, reprit le vieillard, ce jour est grand et solennel entre tous !... Le Dieu de vérité est au milieu de nous !... Un miracle vient de s'accomplir !... Dinorah de Kerven, ange d'amour et de dévouement, légitime épouse d'Olivier Le Vaillant, soyez bénie et soyez récompensée !... Votre mari vous est rendu !... il vous appartient !... il n'appartient qu'à vous !... Son premier mariage n'a jamais existé !... Olivier Le Vaillant, vous êtes libre !... Et vous Carmen, femme légitime du chevalier Tancredé de Najac, et remariée sous un faux nom, lui vivant, avec Olivier Le Vaillant, vous viendrez bientôt, sous prévention de bigamie et d'assassinat, prendre à côté de votre frère la place de celui que poursuivaient vos infâmes accusations, et, s'il plaît à Dieu, bonne et prompt justice sera faite !...

En même temps, et sur un signe du vieillard, un cordon de soldats de la maréchaussée se resserrait autour de la gitane enfin vaincue et de Moralès anéanti, tandis que Dinorah, ivre de joie, s'élançait dans les bras qu'Olivier, transfiguré, lui tendait.

Jocelyne riait et pleurait à la fois avec un égal enthousiasme.

Alors, de toutes parts, une grande clameur s'éleva, et les cours et les voix de la foule s'unirent dans un immense élan de reconnaissance et d'ivresse.

Le procès de Carmen et de Moralès s'instruisit rapidement, et huit jours après celui dont nous avons raconté les dramatiques péripéties, le lieutenant criminel et les membres du présidial s'assemblaient de nouveau pour juger le frère et la sœur.

Olivier Le Vaillant, appelé comme témoin ainsi que Tancredé et Quirino, se conduisit avec une noblesse et une modération admirables. Il mit largement en pratique l'évangélique et sublime précepte du pardon des offenses ; il ne chargea point la malheureuse et coupable créature dont il avait failli être la victime ; il ne dit pas un mot de la tentative d'empoisonnement dont un miracle seul avait pu le sauver.

Malgré cette générosité de notre héros l'issue du procès ne pouvait être douteuse. L'effroyable crime du *Val aux Fées* n'était point de ceux auxquels la justice humaine accorde absolution ou indulgence. Carmen et Moralès furent condamnés à la peine de mort.

C jugement était sans appel. Un intervalle d'une semaine devait seul s'écouler entre la condamnation et l'exécution.

A partir du moment où la sentence fut prononcée, le frère et la sœur eurent la liberté de communiquer ensemble pendant quelques minutes chaque jour.

Lors de la première entrevue, Carmen trouva Moralès dans un état d'abattement et de désespoir facile à comprendre pour quiconque connaissait la nature lâche et égoïste du gitano et la terreur sans borne que la pensée de la mort lui inspirait.

Au moment où l'ex-baladine s'approcha de lui, il gardait un morne silence, et ses yeux baissés avaient une expression farouche.

Carmen conservait sa physionomie habituelle. Un étrange sourire errait sur ses lèvres. La pâleur de son visage et un léger cercle d'azur tracé autour de ses paupières témoignaient seuls de ce qu'elle avait eu à souffrir depuis le jour de sa défaite.

— Eh bien ! mon pauvre Moralès, qu'as-tu donc ? demanda-t-elle à son frère, avec une expression à demi complaisante, à demi railleuse. Pourquoi cette figure sombre et ces regards furibonds ?... On croirait que tu m'en veux !...

Le gitano releva lentement la tête.

— Carmen, murmura-t-il d'une voix rauque et saccadée, Carmen, prends garde à toi !... N'insulte pas à ma détresse !... Ne me fais pas oublier que tu es ma sœur !... Ne me fais pas souvenir que je suis perdu, et perdu par toi, car ma colère monte et bouillonne et alors... Moralès s'interrompit.

— Et alors, acheva Carmen, tu m'étranglerais bel et bien de tes propres mains !... C'est là ce que tu veux dire, j'imagine... — Oui, répliqua le bandit, tu devines juste, et c'est bien là ce que je veux dire... La gitane haussa dédaigneusement les épaules.

— Pauvre fou ! fit-elle ensuite. Ah ! tu es bien toujours le même !... Tel je t'ai connu, tel je te retrouve !... Laisse de côté tes menaces qui ne m'inquiètent en aucune façon et causons sérieusement... Que me reproches-tu ?

Moralès regarda Carmen avec stupeur. Déjà l'étrange créature reprenait sur lui son empire.

— Ce que je te reproche ? répéta-t-il.

— Oui.

— Eh ! de par l'enfer ! tu le sais aussi bien que moi !...

— Peut-être. Mais sans doute il me plaît de te l'entendre répéter... — Je te reproche de m'avoir mis la corde au cou, tout simplement pour la plus grande gloire de tes folles ambitions !... Je te reproche de m'avoir fait quitter la Havane et la vie heureuse et tranquille que j'y menais, pour me traîner à ta remorque, à travers mille dangers, dans ce pays maudit où je laisserai mes os à la fleur de mon âge !... Je te reproche de n'avoir suivi aucun de mes sages conseils que je te prodiguais ! Combien de fois, et toujours vainement, n'ai-je pas fait des efforts surhumains pour t'arracher aux périls qui semblaient t'attirer ?... Ne suis-je pas accouru du Havre à Saint-Nazaire exprès pour te crier : *Fuyons !... Tancredé et Quirino sont vivants !... Ne t'ai-je pas répété, il y a huit jours à peine : J'ai de sombres pressentiments !... J'ai rêvé d'un double gibet !... Fuyons, ma sœur, il en est temps encore !... Tu n'as rien écouté !... tu n'as voulu croire que toi !... Tu poursuivais aveuglément le rêve insensé de ta vengeance et de ton orgueil !... Tu vois où ce rêve nous a conduits !... Je te reproche tout cela !... Ma richesse évanouie !... Mon repos disparu !... Mes espérances envolées !... La prison où je suis captif et la potence qui m'attend !... Trouves-tu que ce soit assez ?...*

Moralès se tut, épuisé par la violence dithyrambique de ses récriminations amères.

— Est-ce tout ? demanda Carmen du ton le plus calme.

Le gitano fit un geste affirmatif.

— Ainsi, poursuivait notre terrible héroïne, tu te crois complètement perdu, perdu sans ressources et sans espoir ?... Moralès promena sur les murailles granitiques et sur les portes de chêne et de fer un regard dont l'expression répondait clairement :

— Quand on est enfermé dans un pareil cachot et qu'on n'a plus que huit jours à vivre, ne faut-il pas dire à l'espérance un éternel adieu ?...

Carmen comprit ce qui se passait dans l'esprit de son frère et secoua doucement la tête.

—Eh quoi ! s'écria Moralès soudainement ranimé, tant sa confiance dans le génie supérieur de Carmen était profonde et infinie, tout n'est pas désespéré ?

—Non.

—Je puis être sauvé ?

—Peut-être . . .

—Tu ne te fais pas un jeu de ma crédulité ? . . . Tu ne railles pas mon désespoir ? . . .

—Non, je te le jure . . . Crois-moi, quand je te dis : Tu peux être sauvé ! . . .

Déjà Moralès ne doutait plus ! . . . Déjà son visage rayonnait, transfiguré !

—Ah ! s'écria-t-il en saisissant les mains de Carmen et en les pressant dans les siennes avec effusion, je te crois ! je te crois ! Tu ne m'as jamais trompé, ma bonne, mon excellente sœur ! Tous tes plans étaient sublimes ! caramba ! Ce n'est pas ta faute si la fatalité est venue les faire échouer au moment suprême . . . J'ai foi en toi, tu le sais bien, et je te l'ai prouvé par un dévouement et par un zèle qui ne se sont jamais démentis . . . Carmen, chère Carmen, dis-moi bien vite par qui je dois être sauvé . . .

—Par moi, mon frère, par moi, que tu voulais tout à l'heure étrangler de tes propres mains . . .

—Je plaisantais ! . . . Ah ! grand Dieu ! aurais-tu pris au sérieux cette raillerie folle ? . . . Par saint Jacques de Compostelle, je ne m'en consolerais pas ! Non, caramba ! je ne m'en consolerais pas de ma vie !

Puis, après un très court silence, Moralès poursuivit d'une voix insinuante :

—Et comment me sauveras-tu ?

—Que t'importe, pourvu que tu sois sauvé ?

—Sans aucun doute . . . Mais enfin, quand il s'agit d'une chose aussi sérieuse, tu comprends, on aime à savoir . . .

—Tu ne sauras cependant rien, en ce moment du moins, et j'aurais même gardé le silence avec toi jusqu'à nouvel ordre, si je n'avais besoin que tu me viennes en aide.

—De quelle façon ? Je suis prêt à tout . . . Me voici . . . dispose de moi . . .

—Tu avais l'habitude, je le sais, de ne jamais te séparer d'une ceinture pleine d'or . . .

—Habitude excellente, ma sœur, et que je voudrais bien être sûr de conserver pendant toute une longue vie . . .

—As-tu sur toi cette ceinture ?

—Oui. Par une faveur spéciale de la Providence, les geôliers ont négligé de me fouiller.

—Eh bien ! détache-la, et donne-moi quelques poignées de son contenu.

Moralès ne répondit rien, et sa physionomie se rembrunit aussitôt.

—Comment, s'écria la gitane, tu hésites ! . . .

—Il me semble qu'il y a de quoi . . .

—Malheureux insensé ! que comptes-tu donc faire de cet or auquel tu te cramponnes stupidement ? . . . Oublies-tu que, si je ne t'arrache au gibet qui t'attend, il ne te reste qu'à instituer le bourreau ton légataire universel, car il dépouillera ton cadavre avant de le jeter à la fosse commune ! . . .

—C'est juste ! balbutia Moralès en soupirant. Hélas ! ce n'est que trop juste !

Il déboucla mélancoliquement sa ceinture et la tendit à Carmen, qui l'ouvrit et lui tendit alléguée d'une partie de son contenu. Le gitano voulut de nouveau interroger sa sœur sur l'usage auquel elle destinait ces belles pièces d'or si luisantes et si débouchantes, mais elle refusa nettement de répondre autre chose que ceci :

—Qu'il te suffise de savoir que je vais travailler pour nous deux.

Presque en même temps le guichetier venait séparer le frère et la sœur et les réintégrer dans leurs cachots respectifs.

—Mon ami, demanda Carmen à cet homme, lorsqu'elle se trouva seule avec lui, voulez-vous gagner ceci ?

Et elle lui montrait quatre doubles louis.

—Si je puis le faire sans me compromettre, je ne demande pas mieux, répondit-il avec un gros rire et les yeux étincelants de convoitise.

Vous ne vous compromettez en aucune façon . . . Il s'agit tout bonnement de me procurer une plume, de l'encre et une feuille de papier . . . Vous voyez que rien n'est plus simple.

C'était l'avis du guichetier. Il courut chercher les objets demandés. Il les plaça sur la petite table de la prisonnière et il reçut la somme promise.

Carmen écrivit rapidement un billet de quelques lignes, sur lequel elle traça le nom de Quirino.

—Mon ami, dit-elle ensuite au guichetier, celui à qui ceci est adressé est mon plus mortel ennemi . . . C'est l'homme qui m'a fait condamner . . . Mais je ne veux pas mourir sans m'être réconcilié avec lui . . . Trouvez-le et remettez-lui cette lettre . . . Voici deux louis pour votre peine.

—Faudra-t-il vous apporter une réponse ? demanda le commissionnaire improvisé en empochant l'argent.

—La seule réponse que je désire est la présence de cet homme . . . Ramenez-le donc avec vous, s'il veut vous suivre, et je vous donnerai de nouveau et immédiatement deux louis.

—Le ramener avec moi, c'est facile . . . Mais pour entrer dans la prison il faut une passe . . . A-t-il une passe ?

—Vous comprenez bien, mon ami, fit observer Carmen en souriant, que s'il avait, comme vous dites, une passe, je ne vous offrirais pas, comme je le fais, une somme de quarante-huit livres pour l'introduire auprès de moi . . .

Sans doute, le guichetier trouva ce raisonnement logique, car il ne for-

mula aucune objection et il sortit du cachot en bénissant l'heureux destin qui métamorphosait ainsi sa prisonnière en une véritable poule aux œufs d'or ! Depuis vingt-cinq ans et plus qu'il remplissait honorablement les fonctions modestes de porte-clefs, il n'avait rien vu de semblable.

—Si Quirino refuse de le suivre, murmura Carmen lorsque la porte se fut refermée, tout est irrévocablement perdu ! S'il consent à venir, au contraire, tout est sauvé . . . Et il viendra ! ajouta-t-elle avec un sourire de triomphe, il a pour moi tant de haine, qu'il doit encore avoir de l'amour !

Dans la prévision du résultat qu'elle espérait si fermement, la gitane fit une toilette rapide, c'est-à-dire qu'elle baigna d'eau fraîche son visage un peu pâli, et qu'elle disposa avec cette coquetterie dont elle avait le secret, les nattes épaisses et veloutées de sa splendide chevelure.

Deux heures s'écoulèrent. Au bout de ce temps, le bruit des serrures et des verrous se fit entendre.

—Est-ce le salut ? est-ce le désespoir ? se demanda Carmen en mettant la main sur son cœur afin d'en comprimer les battements impétueux.

La porte s'ouvrit. La gitane leva vivement les yeux, mais elle les baissa aussitôt pour cacher la joie immense qu'elle sentait déborder en elle.

Quirino était sur le seuil. Il fit deux pas en avant, et le guichetier se retira discrètement dans le couloir, afin de laisser le visiteur en tête-à-tête avec la prisonnière. Cet honnête homme voulait gagner consciencieusement son argent.

L'Indien paraissait impassible. Les lignes fières et caractérisées de son visage de bronze n'exprimaient aucune émotion, mais les tressaillements de ses paupières et la dilatation de ses narines démentaient, pour le regard expérimenté de Carmen, ce calme de commande.

Quirino croisa ses deux bras sur sa poitrine et dit d'une voix lente :

—Vous m'avez fait appeler . . . Me voici . . . Que me voulez-vous ?

Carmen, nous le savons depuis longtemps, était une grande comédienne. Elle donnait en ce moment même une preuve nouvelle et éclatante de son talent hors ligne.

L'expression de sa figure s'était modifiée du tout au tout. Il n'y avait plus rien en elle de la baladine d'autrefois ; plus rien non plus de l'héroïne ambitieuse et vindicative, sans modération dans ses désirs, sans miséricorde et sans pitié dans ses haines . . . C'est à peine si Tancredi de Najac et Olivier Le Vaillant l'auraient reconnue.

La gitane, ainsi métamorphosée, offrait l'image de la plus angélique candeur, de la plus touchante résignation. Par la toute-puissance de sa volonté, le démon venait de revêtir la forme d'un ange ! . . .

—Ce que je veux de vous ! . . . balbutia-t-elle en étendant vers l'Indien ses deux mains jointes avec un geste doucement suppliant, et en attachant sur lui le regard à demi voilé de ses grands yeux irrésistibles, ne le devinez-vous pas, Quirino ? Je veux vous supplier, à genoux s'il le faut, de me pardonner, non-seulement le mal que je vous ai fait, mais encore celui que j'ai voulu faire . . . Oh ! ne me répondez point pas un refus ! La dernière volonté d'une mourante est sacrée, et vous savez bien que je vais mourir . . .

Quirino se sentait remué jusque des fibres les plus secrètes de son être par la voix de Carmen. Il ne pouvait détacher ses yeux du visage de cette femme qu'il avait aimée d'un de ces amours impétueux dont le passage dans un cœur ne laisse après lui que des ruines, car, si longue que soit une vie, on n'aime pas deux fois d'un pareil amour.

Il lutta de toute les forces de son énergie contre cette dangereuse émotion par laquelle il se sentait envahir, il répondit avec une froideur glaciale, pareille aux neiges qui couvrent un volcan :

—Que vous importe mon pardon ? savez-vous si j'ai souffert ? savez-vous si je n'ai point oublié déjà ma souffrance ? Que suis-je pour vous ? moins qu'un étranger . . . moins qu'un indifférent . . . Je suis un ennemi. Le pardon d'un ennemi qui ne peut rien pour vous n'est qu'une parole vaine . . . Vous n'avez pas besoin du mien ! . . .

—Ah ! s'écria Carmen avec une expression déchirante, vous êtes cruel Quirino ! vous êtes sans pitié ! . . . Et cependant, si vous pouviez lire dans mon âme, si vos regards pouvaient descendre au fond de mon cœur, vous comprendriez que si coupable que j'aie été, si effrayants que soient mes crimes, l'expiation les dépasse encore et vous êtes trop bien vengé ! . . .

—Eh quoi ! murmura l'Indien d'une voix sourde, la mort vous épouvante ainsi ! !

—Non, répondit mélancoliquement la gitane, la mort ne m'effraye pas et j'ai hâte qu'elle vienne mettre fin au supplice ! Ce qui fait mon désespoir, ce n'est pas cette tombe prochaine où je vais descendre à vingt ans ; c'est la pensée ! . . . c'est le souvenir ! . . . Regardez-moi bien, Quirino ! . . . Je ne suis plus la femme que vous avez connue . . . L'étrange et dangereuse créature que vous aimiez a cessé de vivre ! . . . Cette Carmen qui se trouve là, devant vous, et qui vous parle les mains jointes, n'a conservé de la Carmen d'autrefois que le visage et le souvenir . . . Elle vient de s'éveiller d'un long rêve . . . rêve funeste, hélas ! . . . rêve horrible ! . . . car ce rêve est son passé tout entier ! . . .

La gitane se tut.

Quirino l'écoutait avec une sorte de stupeur mêlée d'enivrement, et il se disait qu'en effet cette femme n'était plus la même, et que les tristes et touchantes paroles qui s'échappaient de ses lèvres s'accordaient bien avec le nouvel aspect de sa beauté transfigurée.

Carmen comprit qu'elle atteignait son but, et, sans laisser à l'impression produite, le temps de s'effacer, elle reprit :

XAVIER DE MONTÉPIN.

(A suivre)

# Pour Conserver

La richesse, la couleur et la beauté de la chevelure le plus grand soin est nécessaire, beaucoup de mal a résulté de l'emploi de préparations sans valeur. Pour être sûr d'avoir un article de première qualité, demandez à votre pharmacien ou à votre parfumeur la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**. Elle est absolument supérieure à toute autre préparation de cette sorte. Elle restaure la couleur originelle et l'abondance de la chevelure laquelle est devenue claire, fanée ou grise. Elle maintient le cuir chevelu frais, moite et exempt de la teigne. Elle guérit les humeurs qui démaignent, empêche la calvitie, et donne à

## LA CHEVELURE

une texture soyeuse et un parfum permanent. Nulle toilette ne peut être considérée complète sans cette préparation, la plus populaire et la plus élégante de toutes les coiffures.

"Mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber, quand j'avais environ 25 ans. J'ai fait usage dernièrement de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, et elle a causé une nouvelle pousse de cheveux de la couleur naturelle." — R. J. Lowry, Jones Prairie, Texas.

"Il y a plus d'un an j'avais une forte fièvre, et quand je recouvrai la santé, mes cheveux commencèrent à tomber, et le peu qui me restait se mit à grisonner. J'essayai de divers remèdes, mais sans succès, jusqu'à ce que je commençasse à

## Faire Usage de

la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, et maintenant ma chevelure pousse rapidement et est restaurée à sa couleur primitive." — Mme. Annie Collins, Dighton, Mass.

"J'ai fait usage de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, pendant près de cinq ans, et mes cheveux sont moites, lustres, et dans un état d'excellente conservation. J'ai quarante ans et ai parcouru à cheval les plaines pendant vingt-cinq ans." — Wm. Henry Ott, dit "Mustang Bill," Newcastle, Wyo.

# La Vigueur des Cheveux d'Ayer,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue partout par les Droguistes.

### MAISONS RECOMMANDÉES

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**  
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

**0 - RUE SAINT-JACQUES - 180**

Edifice de la Banque d'Épargne

**VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER**  
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

**A. PRÉFONTAINE,**  
ARCHITECTE  
Successeur de feu Victor Bourgeau  
12, Place d'Armes, Montréal

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
167, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

### UNE AFFAIRE CERTAINE

Nous ne craignons pas d'avancer que nous avons l'assortiment le plus complet de meubles, de la ville, comprenant ce qu'il y a de plus artistique dans cette ligne, et venant des premières manufactures de l'Ouest aussi les meubles les meilleur marché des manufactures locales telles que St-Jérôme, etc., etc.

**FRED LAPOINTE.**

1551, rue Ste-Catherine

**Saint-Nicolas,** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque semaine. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> décembre et du 1<sup>er</sup> juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

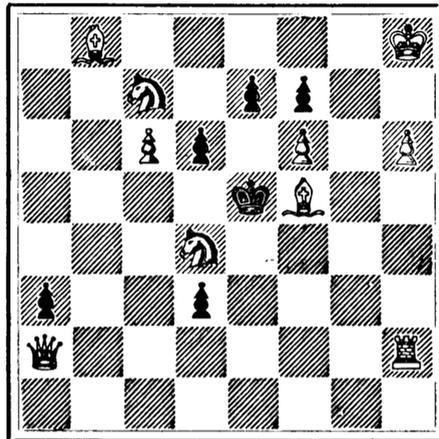
# Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

## No 55.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. E. B. Greenh'elds, Montréal.

Noirs—6 pièces



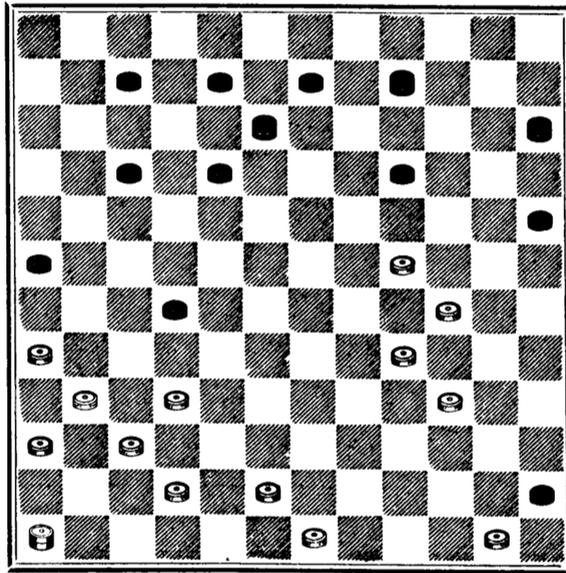
Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

## No 69. — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Arthur Ladouceur, Sainte-Cunégonde

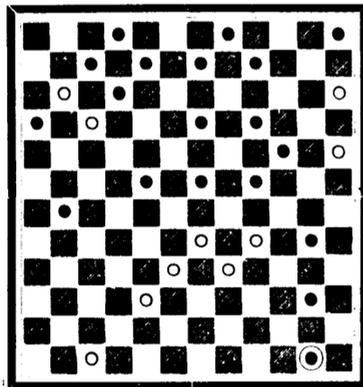
Noirs—13 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

No 70.—PROBLEMES DE DAMES  
Par M. J. E.-L., M.D., Pointe Gatineau  
Noirs.—19 pièces



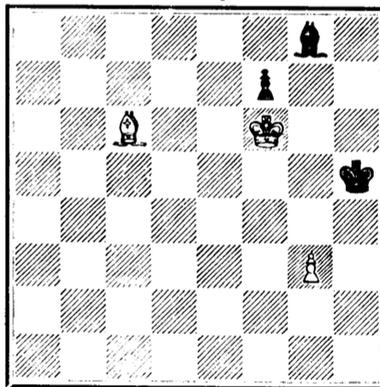
Blancs.—10 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solutions des problèmes de Dames

No 66				No 67			
60	53	47	60	51	45	59	46
71	65	60	71	13	8	2	13
44	37	31	55	14	8	1	25
33	26	32	21	26	21	27	14
45	39	71	32	44	37	55	57
56	49	55	44	69	62	39	61
27	22	15	28	62	5	gagne.	
48	41	36	47				
59	53	47	60				
57	50	30	45				
39	2	28	39				

FIN DE PARTIE No 5  
Composée par M. B. Horwitz  
Noirs.—3 pièces



Blancs.—3 pièces

Les blancs jouent et gagnent.

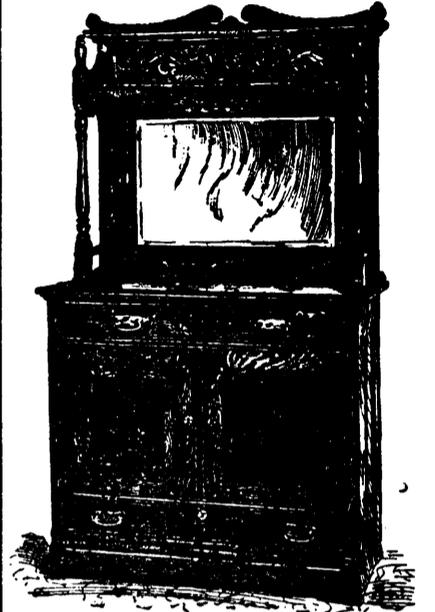
Solution du problème No 55

Blancs	Noirs
1 T 3 F R	1 Ad libitum
2 Mat selon le coup des Noirs.	

# RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



**BUFFET EN VIEUX CHENE**  
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en ayelet noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

# PACIFIQUE CANADIEN

EXCURSIONS D'ETE

DANS

# L'Ouest Canadien

Des billets d'excursion, pour aller et retour, seront émis de toutes les stations du Canada Atlantic, du Grand Tronc et du Pacifique Canadien, de Mégantic à Onaping inclusivement, et aussi de tous les points sur l'embranchement du Sault Saint-Marie, dans Ontario et Québec, comme suit :

A	
Deloraine.....	\$28
Nesbitt.....	28
Oxbow.....	28
Binscarth.....	28
Moosomin.....	28
Regina.....	30
Moose Jaw.....	\$30
Yorkton.....	30
Prince Albert.....	35
Calgary.....	35
Edmonton.....	40

Billets émis le

16 Août, bons pour retour au	16 Oct. 1892
23 " " " "	23 " " "
6 Sept " " " "	6 Nov 1892

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

## BUREAU des BILLETS à Montréal

266 RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C.P.R.

### ATTRACTION EXTRAORDINAIRE

Nous avons 25 milles pieds carrés de plancher, tout couvert de meubles de tout genre, et représentant une valeur de \$75,000, ce qui en fait le plus beau et le plus spacieux magasin de la Puissance.

FRED LAPOINTE,  
1551, rue Ste-Catherine

# ANNONCE DE John Murphy & Cie

## SAISON D'AUTOMNE 1892

### INVITATION SPECIALE

Nous invitons le public de visiter nos magasins dès à présent. Trois cents caisses de marchandises assorties ayant été reçues, marquées et mises en vente durant ce dernier mois. C'est principalement dans les départements des manteaux, habillements pour garçons, étoffes à robes, soieries, mercerie, articles de fantaisie que les marchandises nous sont arrivées, et nous pouvons annoncer à nos pratiques que dans les départements ci-dessus mentionnés les dames y trouveront tout ce que l'imagination peut concevoir.

### MANTEAUX

L'importation des manteaux s'est fait sur une grande échelle cette saison-ci, et quelque soit la qualité, le style de manteaux que vous désirez, nous sommes convaincus de vous donner entière satisfaction.

### ETOFFES A ROBES

Il en est de même pour les étoffes à robes comme pour les manteaux, où 15 commis d'expérience sont occupés continuellement à un détail de nos magnifiques étoffes importées de Paris, Londres et Berlin.

MERCERIE.—Ce département est trop favorablement connu du public pour en faire la description, il suffit de dire qu'il est maintenant au grand complet.

## JOHN MURPHY & CIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 55



### LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

### Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques étant la

### LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua  
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonic puissant pour guérir:  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les **CRUAGES DIFFICILES**,  
**Longues convalescences** et tout état de  
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et  
des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

# BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Les dyspeptiques ont besoin d'une alimentation nourrissante, de digestion facile.

— LE —

## JOHNSTON'S FLUID BEEF

Possède ces qualités essentielles; c'est une nourriture parfaite.

25827

ROBILARD 27, rue St-André.—Seul  
embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la CIE D'EAU ST-LEON, 54, Carré Victoria, Montréal. Bureaux: 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame.

Comment se servir de l'Eau Minérale St-Léon

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agissent d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

## MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment  
à UN SEUL PRIX

## T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

## WESTERN

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000  
Actif au-delà de..... 1,500,000  
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. M. BOUTIN & FILS Gérants de la succursale de Montréal, 104, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

### A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

### LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

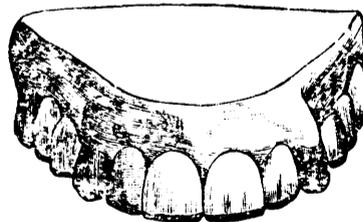
Ayez  
L'œil  
à  
ceci  
Demandez-la à votre agent de machine: à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00.  
S'adresser à CREENMAL BRCS  
Manuf., Georgetown, Ont

### COMPTANT OU A CREDIT

Nos prix sont excessivement bas pour du comptant, et nos conditions sont des plus faciles pour du crédit. Entrez voir notre assortiment de meubles, qui est le plus complet de tout Montréal.

FRED LAPOINTE,  
1551, rue Ste-Catherine

Nouveau procédé américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



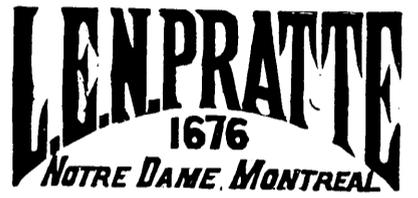
Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plombage et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU  
No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

# HAZELTON PIANOS.

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin



### Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite  
par les

## Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois  
mois et sans nuire  
à la santé le

DEVELOPPEMENT



— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

### SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6513

THIS PAPER may be found in the...  
Newell & Co's Newspaper...  
The... of the... of the...

**PILULES**  
DU  
DR  
WILLIAMS  
**ROSES  
OUR  
PERSONNES  
ALES**

NE SONT  
POINT un  
médicament  
purgatif, mais  
bien une pré-  
paration répa-  
ratrice du sang, et un  
tonique reconstituant  
Elles fournissent, en  
effet, tous les élé-  
ments de vitalité né-  
cessaires au sang,  
guérissent toutes les  
affections provenant  
de la pauvreté ou de  
la trop grande fluidité  
aqueuse du sang, ou  
des humeurs viciées  
qui s'y trouvent, dou-  
nent ton et vigueur  
au sang et au système  
entier que les travaux  
excessifs, les fatigues,  
mentales, la maladie,  
les excès et les indis-  
crétions de toutes  
sortes ont épuisés.

Leur action spécifique se fait sentir principale-  
ment sur le système générique de l'homme et de  
la femme, auquel il rend leur vigueur perdue.  
Il corrige et régularise en même temps toutes  
irrégularités et suppressions dans le fonctionne-  
ment de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés  
mentales sont appesanties ou  
s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit,  
devrait faire usage de ces pilules. Elles lui ren-  
dront ses forces perdues, soit physiques, soit men-  
tales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles  
guérissent efficacement  
toutes ces suppressions, et toutes ces irrégulari-  
tés qui amènent inévitablement une maladie,  
si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours  
à ces Pilules. Elles gué-  
rissent toutes les suites des excès et des folies de  
jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également  
les employer. Ces Pil-  
ules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou en-  
voyés sur réception du prix (50c la boîte), en  
s'adressant à THE DR. WILLIAMS MED. CO.,  
Brookline, Mass.